

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Les aventures académiques d'un prêtre au XVIII<sup>e</sup> siècle  
 Un nouveau soubresaut  
 Chinois en Chine  
 En quelques lignes...  
 La plaie irlandaise  
 Les rois archers de l'Égypte ancienne  
 Un « petit monde d'autrefois » en Campine  
 Livres de nature

Jean JACQUART  
 Hilaire BELLOC  
 Maurice PERCHERON

\* \* \*

\* \* \*

Baudouin van de WALLE  
 Vicomte Charles TERLINDEN  
 Fernand DESONAY

Les idées et les faits : Chronique des idées : La J. O. C. : Coup d'œil rétrospectif, Mgr J. Schyrgens.

*A l'heure de la mise sous presse, nous apprenons la fatale nouvelle du tragique accident qui a coûté la vie à la Reine Astrid. En s'associant à l'immense douleur du Roi et à la consternation du pays, la Revue rend grâce au Ciel d'avoir épargné le Roi. Il ne nous reste dans ces tristes conjonctures qu'à implorer la protection spéciale de Dieu sur la Dynastie et sur la Belgique.*

## Les aventures académiques d'un prêtre au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>(1)</sup>

### L'ABBÉ TRUBLET (1697-1770)

Une existence d'homme de lettres, vécue presque tout entière loin de son milieu d'éclosion et maintenue par un curieux destin dans les cadres mondains et littéraires les plus prestigieux; une carrière d'écrivain un peu touche-à-tout, observateur sagace des mœurs de son temps, qui a rêvé le La Bruyère de son siècle et poursuivi inlassablement, dans l'intimité des plus grands hommes et au milieu d'aventures sans nombre, la conquête d'un fauteuil académique : voilà, en ses grandes lignes, ce qu'est la vie de l'abbé Trublet.

Il naît le 4 décembre 1697, à Saint-Malo, d'une famille bourgeoise — récemment anoblie — qui a déjà fourni à la vieille cité nombre de marins, d'armateurs et de gens d'église, et dont l'ancienneté est attestée par plusieurs témoignages. Je n'en citerai qu'un seul, le plus curieux de tous. C'est une lettre qu'un certain Josselin Trublet, en 1657, écrivait à l'un de ses cousins

pour lui montrer de quelle importance était la famille dès les premiers temps de la ville. Elle évoque, en effet, l'époque lointaine où plusieurs habitants de la cité d'Alet étaient venus s'installer sur le rocher dont le bon saint Aaron avait fait un ermitage pour y terminer ses jours dans la paix et la prière. La venue de ces habitants l'irrita fort et, dit le narrateur, « lui fit pousser de grandes clameurs et plaintes, surtout contre les Trublet, qui étaient les principaux d'entre eux ». Ceux-ci lui promirent de le laisser « vivre en son ermitage en toute sûreté et quiétude... pourvu qu'il ne se meslat de rien entreprendre sauf du spirituel. A quoi le dit saint Aaron ne voulut rien entendre, car il voulait se mesler aussi bien du temporel que du spirituel; ce qu'il fut ensuite accordé avec lesdits Trublet qui vivaient pour lors, à savoir que ledit saint se meslerait seulement du spirituel, sans prendre connaissance du temporel ».

De la Préceptorerie, école exigüe, modeste embryon de ce qui devait être un jour le Collège de Saint-Malo, le cycle ordinaire des études mena de très bonne heure le jeune Trublet chez les Jésuites du Collège Saint-Thomas, de Rennes. C'est là que se forme l'esprit de l'adolescent, que se multiplient ses lectures, et qu'au

(1) M. l'abbé Jean Jacquart, docteur ès lettres et professeur à l'Université d'Angers, est l'auteur d'un ouvrage très remarquable sur l'abbé Trublet : *Un témoin de la vie littéraire et mondaine au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'abbé Trublet, critique et moraliste* (Paris : Picard, 1 vol. in-8<sup>o</sup> de 450 pages). Récemment il fit, à Saint-Malo, une conférence sur ce Malouin célèbre. C'est le texte, un peu abrégé, de cette conférence qu'il a bien voulu nous communiquer, ce dont nous lui sommes très reconnaissants. (N. de la R.)

feu des premiers enthousiasmes naît en lui la vocation des lettres.

L'homme qui la favorise le plus, c'est son régent de rhétorique, le P. Guyot, celui-là même qui devait, quelques années plus tard, quitter la Compagnie et se rendre célèbre, sous le nom d'abbé Desfontaines, par son talent de polémiste littéraire et ses démêlés retentissants avec Voltaire. Le P. Guyot, en attendant, se fait près de ses élèves l'écho des querelles qui agitent alors la république des lettres. Mais ce n'est pas un informateur impartial. Classique jusqu'à l'exagération, le maître a pris violemment parti contre les écrivains qui, à la suite de La Motte-Houdar et de Fontenelle, soutiennent la cause des modernes. Et comme c'est La Motte surtout que visent sans cesse son dogmatisme tranchant et son impitoyable satire, c'est de La Motte que, tout naturellement, ses élèves conçoivent la plus haute idée, c'est La Motte qu'ils lisent en cachette, et c'est à La Motte que Trublet voue un culte enthousiaste.

Quelques années plus tard, après ses ordinations, on le trouve à Paris, rue Guénégaud, voisine du quai Conti, où habitait La Motte.

Jusqu'en 1731 sa vie s'attache, se confond presque avec celle de son héros, qu'il accompagne régulièrement au *Café Gradot*, de l'autre côté de la rivière, l'un des premiers et des plus célèbres cafés littéraires du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Au mois de décembre 1731 La Motte meurt après une brève maladie, précocement usé par les infirmités, et Trublet d'exalter aussitôt sa douleur et ses regrets dans un petit volume intitulé : *Lettre sur M. Houdar de La Motte*, qui est un véritable panegyrique du défunt.

Orphelin de Houdar, Trublet devait nécessairement adopter Fontenelle; non seulement parce que l'excellent abbé possédait au plus haut point ce que Jules Lemaitre appelle « la bosse irréductible de la vénération », mais encore parce que Fontenelle avait, lui aussi, accueilli Trublet avec la plus grande bienveillance, et que par-dessus La Motte, dont il était l'inspirateur et l'ami, il exerçait, sur tous les cénacles littéraires de Paris et de la province, un véritable empire. On a souvent parlé, à propos du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la royauté de Voltaire : on ignore ou on oublie en général qu'une autre royauté l'avait précédée, celle de ce charmant et spirituel vieillard que se disputaient les salons et les académies; de ce savant qui, en mettant la *Pluralité des Mondes* à la portée des marquises et en semant des roses sur les connaissances les plus ardues, avait mis la science à la mode; de ce bel esprit fin, qui était comme l'arbitre des élégances intellectuelles du siècle. Ce fut son patronage qui assura à Trublet l'entrée des principaux salons de la capitale, et qui lui donna accès, tout particulièrement, auprès d'une femme dont l'amitié — disons plutôt la protection — valut à notre abbé la fortune la plus inespérée.

La marquise de Tencin, ex-chanoinesse relevée de ses vœux, célèbre par ses intrigues politiques non moins que par ses aventures galantes, s'était, depuis quelques années, retirée des aventures dans le bel esprit, la science et la religion, et elle consacrait maintenant sa débordante activité aux choses d'académie et d'église, moins peut-être par goût déclaré que pour aider à la fortune de son frère, l'abbé de Tencin, déjà pourvu de l'archevêché d'Embrun, et pour se pousser elle-même avec lui jusqu'aux plus hauts sommets. Cette nouvelle mère de l'Eglise rassemblait chaque mardi, dans son salon de la rue Saint-Honoré que présidait son vieil ami Fontenelle, tout un groupe d'illustres invités, presque tous académiciens ou en passe de le devenir : Marivaux, Montesquieu, le président Hénault, Duclos, Helvétius, Piron, auxquels s'ajoutaient de temps en temps des jésuites amis de l'archevêque et plusieurs étrangers de marque.

A la fierté d'être admis dans un tel cénacle se joignaient chez Trublet une gratitude et une admiration presque sans bornes pour la maîtresse de maison, si accueillante, si simple, si à l'aise pour s'adapter à l'esprit de chacun et pour diriger comme en se jouant l'assemblée la plus imposante, la plus diverse et la plus libre à la fois qu'il y eût dans Paris. A l'égard de tous ces hôtes illustres, l'abbé s'en tient d'abord au « rôle d'écouter », comme il le dit lui-même, car il sent bien que ce monde est le plus instructif des livres, et qu'il n'a pas trop de toute son attention pour observer autour de lui afin de semer un jour. Son ambition d'écrire, en effet, s'avive à nouveau au contact de tant d'esprits d'élite, et les conversations tantôt doctes, tantôt badines, mais toujours spirituelles qu'il entend, les controverses subtiles de Marivaux sur les replis secrets et les petits sentiers du cœur humain, les portraits et les maximes ciselés avec un art que La Bruyère n'eût pas désavoué, tout cela inspire à Trublet l'idée et le plan de l'ouvrage qu'il va livrer au public sous le titre, modeste il est vrai, d'*Essais de littérature et de morale*. Comme La Bruyère, il en a long à dire sur la société, la conversation, la politesse, le goût, la critique, l'orgueil, l'incrédulité, et ces différents sujets vont fournir la matière d'autant de chapitres qui ne s'inspireront d'ailleurs que pour le ton général du livre des *Caractères*. Et Trublet compte bien que ce volume, patronné par M<sup>me</sup> de Tencin et Fontenelle, va lui donner enfin un brevet de célébrité, et puisque le salon de la rue Saint-Honoré est, comme plusieurs autres, une véritable antichambre de l'Académie, pourquoi ne songerait-il pas, lui aussi, à franchir un jour l'auguste seuil?

\* \* \*

Les événements semblent justifier ses calculs. Le petit volume des *Essais* est à peine publié, en 1735, qu'il rencontre aussitôt le plus vif succès. Et ce succès est si peu éphémère, que l'ouvrage, bientôt répandu en France et à l'étranger, augmenté plus tard jusqu'à trois, puis quatre volumes, traduit successivement en anglais, en allemand et en italien, ne comptera pas moins de douze éditions, du vivant même de l'auteur.

Mais déjà la faveur publique se manifeste autrement que par des louanges. Coup sur coup, Trublet reçoit une nomination de censeur royal et des offres de collaboration au *Journal des Savants*, proposition des plus flatteuses pour qui sait l'importance de cette feuille au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'abbé accepte tout, d'enthousiasme, et ne doutant plus que des ambitions académiques ne lui soient désormais permises, il pose, en l'année 1736 — retenez bien cette date — sa première candidature à un fauteuil vacant. Il échoue, comme de juste, mais quel candidat eût été capable de l'emporter sur Jean-François Boyer, évêque de Mirepoix, précepteur du dauphin, et dont la Cour elle-même désirait l'élection? L'échec n'a donc rien d'humiliant, et Trublet est bien décidé à poursuivre sa chance.

Tout semble d'ailleurs lui sourire en ce moment. Ses fonctions nouvelles, tant au *Journal* qu'à la censure, font de lui une sorte de personnage officiel qui dispose d'une voix, d'une influence, et peut servir, protéger à son tour; presque à l'infini s'étend le cercle de ses relations; et quelques-unes sont de marque, comme le prouve la correspondance qu'il échange, en 1738, avec Voltaire et M<sup>me</sup> du Châtelet, au sujet des *Eléments de philosophie de Newton* que Voltaire, qui en est l'auteur, désire voir publier par le *Journal des Savants*; — comme le prouve encore, la même année, une nouvelle requête des châtelains de Cirey, qui supplient le censeur Trublet de faire interdire la publication de libelles diffamatoires pour Voltaire, et que l'abbé s'empresse de satisfaire.

C'est au milieu de cette faveur et de ce crédit, et alors que

s'ouvrent devant lui les plus hautes destinées littéraires, que la carrière de Trublet semble soudain bouleversée par une circonstance inattendue.

Brusquement, en effet, une situation nouvelle se présente. M<sup>me</sup> de Tencin, protectrice aussi impérieuse que zélée, offre à l'abbé un poste envié, gros d'honneur et d'avenir, celui de secrétaire du nouveau cardinal de Tencin, son frère, que le roi lui-même vient de charger d'aller à Rome, en vue du prochain conclave, représenter et soutenir les intérêts de la France. Si peu préparé qu'il soit à ce brusque changement d'horizon, Trublet ne peut refuser sans méconnaître l'intérêt qu'on a pour lui et trahir sans doute la fortune. Le voilà donc, à la fin de l'année 1739, installé à Rome à titre de secrétaire, puis, bientôt, de conclave auprès de son nouveau maître. Le conclave, nécessité par la mort du pape Clément XII, s'ouvre en effet le 8 février 1740. Il dure un peu plus de six mois, avant d'aboutir à l'élection, sous le nom de Benoît XIV, du cardinal Prosper Lambertini, ami personnel de Tencin, et des plus sympathique à la France. Le rôle particulier de Trublet reste tout à fait effacé, le cardinal de Tencin redoutant les indiscretions possibles des conclavistes et voulant que ceux-ci restent confinés dans les plus modestes fonctions. Sa méfiance, toutefois, ne tarde pas à fondre, à mesure qu'il peut apprécier dans son secrétaire le serviteur dévoué, discret et sûr dont il a besoin, et lors de son retour en France, comme archevêque de Lyon, il fait de Trublet le dépositaire d'un véritable secret d'Etat.

C'est à ce moment, en effet, que le vieux cardinal de Fleury, dont la santé s'affaiblit (il avait quatre-vingt-neuf ans!), songe à se donner un successeur, et dans un billet très confidentiel il propose au cardinal de Tencin de venir le remplacer à la tête du ministère... Si ambitieux qu'il fût, Tencin recula devant cette offre soudaine du gouvernement de la France, et se déclara, dans sa réponse, trop inférieur à une si grande tâche pour oser l'assumer. Bien lui en prit, d'ailleurs, car une seconde lettre du premier ministre, dont la vigoureuse vieillesse avait repris le dessus, l'avertissait de considérer l'incident comme clos, de ne s'en ouvrir à personne, et le priait d'accepter une place à Versailles dans le conseil du roi, ce que Tencin, cette fois, n'eut garde de refuser.

Cet échange de lettres, qui décidait de la nouvelle fortune du cardinal et, par voie de conséquence, du sort de son secrétaire, fut longtemps tenu secret par Trublet lui-même, qui avait la consigne de n'en rien laisser transpirer, et qui attendit la mort de Tencin, survenue quinze années plus tard, avant d'en faire part à quelques amis.

A Versailles, le rôle de Tencin fut aussi inutile que fastueux, Fleury ne parlant plus de succession, et le roi se méfiant du génie cabaleur de la marquise, dont il sentait l'ambition rôder sans cesse autour du pouvoir. Même après la mort du cardinal-ministre, survenue l'année suivante, le prélat fut maintenu à l'écart des affaires, et M<sup>me</sup> de Tencin eut beau remuer ciel et terre, elle ne put conjurer cette défaveur obstinée. Cependant que Trublet, indirectement atteint par la demi-disgrâce de son maître, restait confiné dans la tâche modeste d'un attaché privé que seuls devaient occuper les menus intérêts de la vie du cardinal, quand ce n'était pas l'administration à distance de l'église de Lyon. Il a des yeux pour voir, cependant, et les spectacles de la Cour ne laissent pas de l'intéresser. A l'un de ses parents, le conseiller Trublet de Nermont, il écrit en mars 1745 : « Madame la Dauphine a été aujourd'hui pour la première fois à la chasse avec le roy. Beaucoup de dames y ont été aussi, vêtues en amazones. Cela faisait un fort joli spectacle. » Le charme, toutefois, est vite épuisé. Trublet n'a rien d'un abbé de Cour. Il sait que les souffrances et les déceptions se dissimulent trop souvent sous

les brillants dehors de Versailles et que la monotonie des fêtes engendre vite la satiété. Ses désirs d'activité intellectuelle se sont d'ailleurs fortifiés d'une trop longue privation, et il brûle de reprendre sa libre vie d'écrivain. Mais il faut attendre la mort de M<sup>me</sup> de Tencin, en 1749, et le départ du cardinal pour Lyon avant de pouvoir résigner ses fonctions de secrétaire.

Liberté lui est enfin rendue. Il en profite pour aller d'abord à Saint-Malo, prendre possession du canonicat et de l'archidiaconé qui viennent de lui échoir en récompense de ses bons et loyaux services. Il s'attarde même dans sa ville natale et y prononce quelques panégyriques et sermons de circonstance, ce qui fait dire à son ami Piron : « Il ne meurt point d'académiciens : cela est cause que l'abbé Trublet reste à Saint-Malo, où il prêche comme le diable. » Entre-temps, il assiste à quelques séances capitulaires qui, par une coïncidence heureuse, sont des plus paisibles et semble marquer comme un intervalle de somnolence dans l'histoire orageuse du chapitre malouin.



\* \* \*

Mais Paris le réclame. L'Académie hante toujours ses rêves et les Immortels ont beau s'obstiner à vivre, des vacances ne peuvent manquer de se produire qu'il faut surveiller de près. Il importe surtout de ne pas laisser se perdre sa réputation d'écrivain, et l'abbé enrichit ses *Essais* de chapitres nouveaux, sur l'ambition, les grands, la richesse, l'ennui et la vanité. Ainsi lesté, il reprend le chemin de la capitale, qu'il ne quittera plus désormais que pour de brèves vacances d'été dans sa ville natale; et des travaux, des soins de toutes sortes vont l'absorber. Dans les bureaux de la librairie, que dirige maintenant Malesherbes, il se remet à ses fonctions de censeur royal, et s'aperçoit bien vite qu'elles n'ont plus rien de l'agréable sinécure des premières années. On y respire, en effet, un air de combat : il faut sans cesse mettre l'interdit sur les ouvrages subversifs qui, de plus en plus nombreux, tendent à « saper le trône et l'autel » selon l'expression déjà en usage. Mais Malesherbes veut qu'on agisse avec modération et prudence, — sans doute parce qu'il est lui-même secrètement sympathique aux philosophes, mais plus encore parce qu'il est épris, avant tout, de tranquillité et de paix. « Pas d'histoires! » Ce mot d'ordre instinctif, ce cri du cœur de toutes les administrations, c'est sa recommandation constante, à lui, et le ton en devient, à certains moments, pathétique. Il confie à Trublet la censure de l'*Année littéraire*, journal de Fréron, qui défend violemment contre d'Alembert et l'*Encyclopédie* naissante l'esprit de la tradition. Le poste est des plus délicat pour le malheureux censeur, qui tout en veillant à la sauvegarde de la tradition, voudrait bien ne pas se mettre à dos le clan des encyclopédistes, déjà influents à l'Académie. Aussi, tandis que ceux-ci passent leur temps à crier, à tort ou à raison, qu'on les persécute, Trublet passe-t-il le sien à modérer les attaques ou les ripostes de Fréron.

Il se repose de ces luttes dans l'atmosphère des salons, et aux pieds de son grand Fontenelle, qui est devenu, aux approches de la centième année, l'objet d'une vénération et d'une curiosité presque universelles. « L'abbé Trublet, écrit Piron en mars 1755, continue courageusement d'être très assidu auprès de l'immortel Fontenelle, qui de son côté continue aussi à vivre comme à l'âge de ses pastorales et de passer sans faute, à midi, en chaise, sous mes fenêtres, pour aller chez de jolies dames porter sa toux et sa surdité à de bonnes tables où il mange très bien et ne paie son écot que de ces deux monnaies... » A la raillerie près, le récit de Piron est exact. Trublet se voit accrédité, en effet, auprès de la plupart des femmes qui se faisaient un honneur de recevoir, à jour fixe, l'illustre vieillard à leur table. Il était devenu comme

le garde du corps, le gardien attitré, érudit et passionné, de ce monument historique qu'était Fontenelle. Il le suivait, le dimanche, chez M<sup>me</sup> du Boccage, femme de lettres et hôtesse accomplie; le lundi, chez le président Ogier; le mardi, dans le bel hôtel de la rue Sainte-Anne où M<sup>me</sup> Helvétius et son mari recevaient une foule d'invités de choix, et où l'on entendait avec ravissement le galant patriarche, chargé de quatre-vingt-dix-huit printemps, dire en soupirant à l'aimable et jeune maîtresse de maison : « Ah! madame, si je n'avais que quatre-vingts ans! »

Mais le grand jour était le mercredi, car Trublet franchissait alors, en même temps que Fontenelle, le seuil du salon le plus illustre non seulement de Paris, mais de l'Europe entière. De l'ancien cercle de la marquise de Tencin, la bourgeoise M<sup>me</sup> Geoffrin avait hérité, non seulement l'illustre groupe des habitués, mais encore l'autorité, le savoir-faire, l'art infini de diriger les hommes... Chez elle, comme partout, Fontenelle occupe le centre de l'assemblée, et quand, pour tel bon mot ou telle précieuse anecdote que l'on voudrait entendre la mémoire du grand homme vient à faiblir, c'est à l'obligeant Trublet que l'on a recours, car il n'ignore, rien lui, des moindres faits de cette longue existence, et il met d'autant plus d'empressement à les servir que M<sup>me</sup> Geoffrin, dont la patience n'est pas le fort, dit l'abbé, et à qui « la création du monde en six jours eût fait bouillir le sang », veut avoir les choses dès qu'on lui en parle.

Entre-temps, Trublet poursuivait inlassablement... la course au fauteuil académique. Il avait certes beaucoup plus de titres à s'y asseoir que nombre de ceux qui n'y étaient parvenus que par le rang, l'intrigue ou le caprice de quelque femme influente. Des académiciens de choix, comme Fontenelle, Montesquieu, le président Hénault, lui donnaient fidèlement leur voix. Voltaire lui-même, dans une lettre à la comtesse de Verteillac qui l'avait sollicité en faveur de l'abbé, avait accordé son suffrage, et le fait est trop remarquable pour que je ne vous rapporte pas en quels termes : « Mes sentiments, madame, écrivait Voltaire, vous avaient prévenue dans tout ce que vous me dites de l'abbé Trublet, et votre estime ne fait qu'augmenter celle qu'il m'a inspirée dès longtemps. Mes voyages et ma mauvaise santé ne me permettent guère de me mêler des affaires de l'Académie, mais je m'intéresse trop à sa gloire pour ne pas souhaiter d'avoir l'abbé Trublet pour confrère. Ce désir que vous augmenteriez en moi, madame, s'il n'était pas déjà très vif, me procure au moins aujourd'hui le plaisir de vous dire combien j'honore votre ami. Je lui envie le bonheur qu'il a de vous voir, et je lui demanderais le bonheur d'être admis dans votre cour avec plus d'empressement qu'il ne souhaite d'être de celle des Quarante. » Une fatalité inouïe, cependant, semblait s'obstiner à ravir au candidat le fauteuil tant convoité. Les Immortels avaient beau mourir, Trublet avait toujours besoin qu'il en mourût un de plus. Les mauvaises langues, comme Piron et Grimm, disaient même qu'il en tuait un, chaque matin dans ses prières, et Grimm ajoutait que si l'on ouvrait le portefeuille de l'abbé on y trouverait quarante éloges funèbres des quarante académiciens vivants, chaque éloge portant comme titre : *Au cas que je succède à M. un tel...*

Pour n'être pas en reste, la plume d'Alexis Piron s'égayait, et fort librement, sur le malheureux candidat, « ce gentil bel esprit qui agitait dans son cœur que luy et 39 feraient un jour 40 et qui, dans cette vie, depuis trente ans baisse le... dos d'un centenaire qui se... moque de luy et des autres... » C'était l'époque où le Dijonnais, après s'être vu lui-même refuser un fauteuil, lançait ces épigrammes connues contre « la pétaudière » et « les quarante invalides du vieux Louvre » et cela sans qu'on n'osât trop lui riposter, si ce n'est peut-être par ce spirituel distique tranquillement improvisé par Fontenelle :

*Quand nous sommes quarante, on se moque de nous;  
Sommes nous trente-neuf? On est à nos genoux.*

Au moins de février 1755 la mort du président Montesquieu vient ranimer l'espoir du prétendant, et Trublet, cette fois, est comparé à « une balle de paume que, la raquette à la main, se renvoient l'Espérance et le Désespoir. Vit-on jamais quelqu'un de mieux peloté? »

La balle, hélas! retombe au sol, et un certain Vivien de Chateaubrun, maître d'hôtel du duc d'Orléans, vient s'asseoir dans l'insigne fauteuil. La même année meurt l'évêque de Mirepoix, mais c'est pour être remplacé par l'abbé de Boismon, prédicateur distingué, auquel s'intéressait tout particulièrement la duchesse de Chaulnes.

\* \* \*

Lorsque Fontenelle, son siècle d'existence achevé, s'éteignit enfin le 9 janvier 1757, Trublet, qui s'était fait son memorialiste et se préparait à être son historien, espérait bien qu'on ne lui disputerait pas la succession du grand homme... Hélas! le fauteuil attendu se dérobe encore, soufflé par l'avocat général Séguier, cependant que la fortune, qui veut que Trublet espère toujours afin qu'il désespère sans cesse, s'amuse à faire courir le bruit que Voltaire est mort...

Bruit bien mal fondé, à coup sûr! Le seigneur de Ferney vit, au contraire, plus que jamais et Trublet en personne va en avoir la preuve.

C'est vers ce moment, en effet, qu'il travaille à un quatrième volume — le dernier — de ses *Essais de littérature et de morale*. Malgré son désir de « se hausser d'un cran », comme dit Piron, aux yeux de l'Académie, il ne peut faire paraître ce volume qu'en 1760. Par malheur, au cours d'un chapitre consacré à la poésie et à la prose, dans lequel il ne cesse de dénoncer — bien avant Verlaine — les « torts de la rime », Trublet entreprend de juger *la Henriade*. *La Henriade!* le poème épique que Voltaire se flattait d'avoir donné à la France! Et Trublet ose écrire que *la Henriade*, malgré toutes ses beautés, serait plus belle encore si Voltaire l'avait faite en prose; que la versification, si excellente qu'elle soit, en rend la lecture monotone, et qu'on pourrait peut-être lui appliquer ce vers de Boileau sur la Pucelle de Chapelain :

*Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.*

Il eût suffi de beaucoup moins pour piquer au vif l'irascible vanité du poète, et l'imprudent critique se vit immoler impitoyablement dans la satire étincelante du *Pauvre Diable*. C'est, vous le savez, l'un de ces redoutables badinages en vers où Voltaire excellait à ridiculiser ses adversaires, une galerie de portraits satiriques; et le passage réservé à Trublet rencontra aussitôt le plus joyeux succès. On se le répétait d'un salon à l'autre, dans les cafés ou dans les antichambres; on le commentait sur les places publiques; le *compilait* devenait le mot du jour, la plaisanterie à la mode, et l'abbé *compilateur* atteignait du même coup une célébrité ironique... qui dure encore. Permettez-moi de vous rappeler, pour mémoire, les douze vers de ce réjouissant portrait-épigramme :

*L'abbé Trublet avait la rage  
D'être à Paris un petit personnage;  
Au peu d'esprit que le bonhomme avait  
L'esprit d'autrui par supplément servait.  
Il entassait adage sur adage;  
Il compilait, compilait, compilait;  
On le voyait sans cesse écrire, écrire  
Ce qu'il avait jadis entendu dire,*

*Et nous lassait sans jamais se lasser.  
Il me choisit pour l'aider à penser.  
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,  
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.*

Voltaire était tellement ravi de sa trouvaille qu'à partir de ce moment le mot *compiler* revint à chaque instant sous sa plume, et c'est encore, à l'occasion, pour se trouver rapproché du nom de *Trublet*, qui rime irrésistiblement — providentiellement, oserait-on dire — avec *sifflet*.

Mais toutes ces flèches dépassèrent leur but, car s'il est vrai que le ridicule tue ses victimes, il y a des tués qui ne se portent pas trop mal, et Trublet se comporta moins mal encore. Il fut, en effet, l'un des premiers à rire de la sanglante épigramme, à en admirer tout haut la facture, qui était celle d'un maître. Au reste... « Un bon mot ne prouve rien, répétait-il volontiers, pas même le sentiment de celui qui le dit... Le Français ne méprise pas tout ce dont il rit, et M. de Voltaire est plus Français qu'un autre. »

On se saurait évidemment souhaiter à un persiflé une meilleure disposition d'esprit.

Les événements, d'ailleurs, se chargèrent de le venger, et Voltaire venait de travailler sans le savoir à la réalisation des vœux les plus chers de sa victime. Le parti dévot, en effet, qui s'était constitué, autour de l'Académie, pour résister au clan envahisseur des philosophes, se sentit atteint, à travers Trublet, par le ridicule infligé à un de ses membres, et l'on mit tout en œuvre, tout, y compris le patronage de la bonne reine Marie Leckzinska, pour riposter à Voltaire par le succès de la candidature de l'abbé. Et c'est ainsi que le 7 mars 1761 Trublet se trouva — enfin — élu au fauteuil du maréchal de Belle-Isle, mort le 26 janvier précédent. Il était candidat depuis vingt-cinq ans.

Reçu le 13 avril par le duc de Nivernais, alors directeur de la Compagnie, il s'acquitta, dans son discours, du compliment traditionnel à la mémoire de Louis XVI et à celle de Richelieu, rendit aux « vertus » de Louis XV un hommage que l'Académie écouta avec le plus grand sérieux, mais se déchargea assez cavalièrement sur le directeur du soin de louer son prédécesseur, le maréchal : « Si j'avais commencé son éloge, messieurs, tout vrai qu'il serait, vous me presseriez de le finir, sûrs d'en entendre un plus éloquent et non moins vrai : il vaut donc mieux ne le pas commencer. » On se croirait tout à fait au troisième acte de l'*Habit vert*.

« Le vin et Trublet sont tirés, il faut les boire », écrivait pendant ce temps Voltaire à d'Alembert. Mais l'un des premiers gestes de l'abbé, au lendemain de la réception, fut d'envoyer lui-même son discours à Ferney. La démarche n'était pas maladroite. Il faut rendre à Voltaire cette justice, en effet, qu'il gardait rarement rancune des mauvais coups qu'il avait portés. Un bon procédé le désarmait presque toujours, beaucoup plus facilement qu'une bonne raison, et dans une lettre qui est un chef-d'œuvre d'humour, d'esprit et de gaieté, il s'empressa de remercier et de complimenter le nouvel élu, ajoutant que « bonhomie valait mieux que raillerie », et qu'il fallait tout oublier « en bons chrétiens et en bons académiciens ».

Pendant cinq années Trublet se montra assidu aux séances de l'Académie, au point d'oublier de prendre ses vacances habituelles, l'été, dans sa ville natale. Les travaux du *Dictionnaire*, les anniversaires célébrés dans la chapelle du Louvre, les séances solennelles où il eut lui-même, en qualité de directeur, à décerner les prix d'éloquence ou de poésie, tout cela le passionnait et l'absorbait, tout cela semblait maintenant son unique raison de vivre. Mais tout cela aussi usait ses forces. L'âge venait, des

« vapeurs » l'incommodaient, et en 1766 il fallut bien se résigner au retour définitif dans la petite patrie.

Il vécut ainsi, à Saint-Malo, un peu plus de quatre années, entouré du respect dû à l'un des premiers dignitaires de l'insigne Chapitre, et plus encore du rare prestige attaché à son titre d'académicien. De sa maison prébendale on était édifié de le voir se rendre, tous les jours, au bras d'un domestique, aux offices de la cathédrale. Il s'éteignit doucement, le 14 mars 1770, dans sa soixante-troisième année, et pendant que l'évêque de Saint-Malo Mgr des Laurents, présidait à ses funérailles, l'Académie française décidait de faire célébrer pour lui un service religieux auquel elle assistait en corps le 31 mars. « Priez Dieu, écrivait de son côté d'Alembert à Voltaire, pour l'âme de l'archidiacre Trublet, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. »

JEAN JACQUART,  
Professeur à l'Université catholique  
d'Angers.

## Un nouveau soubresaut

La politique étrangère de mon pays est tellement changeante, de nos jours, que bien des choses peuvent arriver entre le moment où on écrit un article à son sujet et celui où il paraît. Néanmoins, ce qui s'est passé, vers le milieu de ce mois d'août, est un exemple digne d'être médité par quiconque observe les événements actuels. Nous avons eu, en Angleterre, un véritablement retournement de l'attitude « officielle » à l'égard de l'Italie : retournement qui est presque une volte-face. Des journaux qui s'étaient distingués par leurs hurlements et leurs insultes contre les Italiens, furent brusquement convertis. Même les plus enragés se mirent à découvrir des arguments en faveur de l'attitude prise par l'Italie. La louange de l'Abyssinie, noble nation chrétienne menacée par le pays le plus scélérat et le plus cynique de l'univers, fut arrêtée net. Quelqu'un avait mis le pied sur la conduite d'amenée et le déluge avait pris fin. Les Abyssins apparurent sous un jour tout nouveau. Un cinquième étaient des esclaves. Un tiers, et plus, étaient des serfs. Une minorité de chrétiens dépravés oppressait une majorité musulmane gémissant sous le joug. Les Ethiopiens mangent de la viande crue. Ils mutilent leurs prisonniers de guerre. En une nuit, les voilà devenus des barbares !

Et la découverte ne se bornait pas à cela. Si notre presse anglaise découvrait soudainement des vices et des bassesses dans ces Abyssins que, la veille encore, elle exaltait comme des héros, elle découvrait en même temps, chez les Italiens, des vertus jusqu'alors insoupçonnées, et d'amples raisons militent en faveur d'hommes que, pendant des semaines, on avait agonisés d'injures et dénoncés comme d'infâmes fripons, la lie de l'humanité.

On nous assura que l'Italie avait produit des œuvres d'art supérieures à celles de l'Abyssinie. L'Italie était une nation fière, sur laquelle il nous fallait prendre exemple. L'Italie n'avait pas été bien traitée par ses alliées qui, après la guerre, eussent dû lui donner des colonies. L'Italie, nation joliment civilisée, serait à même d'exploiter les ressources naturelles de l'Abyssinie restées inertes jusqu'à présent. L'Italie était capable de mettre à la raison les tribus sauvagées des hauts plateaux. L'Italie se

souvenait, à juste titre, d'Adoua et désirait — comme nous le désirerions nous-mêmes — effacer un tel souvenir...

En conclusion, nos journaux anglais espéraient que l'Italie serait contente d'obtenir tout ce qu'elle désirait en fait de concessions, d'avantages politiques, etc., sans recours à la guerre.

Naturellement que les Italiens désirent obtenir ce qu'ils veulent sans recourir à la guerre! Personne ne veut la guerre pour la guerre, sauf les plus fous d'entre les Prussiens. Ce que veut l'Italie est quelque chose de même nature que ce que nous, Anglais, possédons dans une mesure cent fois plus grande et que nous trouvons tout naturel de désirer quand c'était à notre avantage : un « mandat », ou l'équivalent d'un mandat. Une situation qui permettrait à l'Italie de contrôler le développement économique et l'administration de l'Ethiopie avec la jouissance de tous les fruits que procure une telle situation.

L'Italie veut être pour l'Abyssinie ce que l'Angleterre est pour la majorité du monde musulman, la France l'étant pour le restant de ce monde-là et pour Madagascar. Elle veut avoir les mêmes droits que nous, quitte à se contenter de les exercer dans une mesure beaucoup plus modeste.

\* \* \*

Tous nous connaissons ces choses-là depuis le début de la nouvelle politique italienne. Nous les connaissons quand, dans les premiers jours de la campagne italienne, l'Angleterre approuva ouvertement l'action de Rome et que notre presse officielle s'y montra favorable. Nous les connaissons pendant les semaines qui suivirent, quand cette même presse vira de bord et se mit, jour après jour, à servir aux Italiens tous les outrages possibles. Nous les connaissons quand circula, ces jours-ci, le mot d'ordre qui opéra un nouveau changement radical.

L'intérêt de cette volte-face (qui peut très bien avoir été contremandée avant que ne paraissent ces lignes) ne réside pas dans sa cause. Celle-ci n'est ni plus profonde ni plus raisonnable que pour aucune des autres cent pirouettes exécutées depuis seize ans. La cause de cette volte-face est celle qui pousse des hommes ayant pris l'habitude de prendre des décisions impulsives et qui tournent mal, à essayer des décisions nouvelles avec l'espoir d'une chance meilleure. On espère qu'en offrant à l'Italie « un gros morceau », elle acceptera de borner ses appétits, de ne pas demander davantage et de se contenter de partager le reste avec nous. Voilà l'explication de la volte-face et on ne s'en cache guère. Mais l'intérêt de la manœuvre ne réside pas, je le répète, dans sa cause obvie.

Non, l'intérêt de ce soubresaut comme phénomène politique n'est pas plus grand que l'intérêt d'aucun des soubresauts antérieurs, tels que la formation du « front de Stresa » et sa rupture le lendemain, ou l'explication du pacte de Locarno dans un sens pickwickien. L'intérêt du soubresaut réside dans l'exemple d'unité nationale qu'il fournit. Voilà ce qui fut vraiment remarquable. Non seulement les mêmes journaux qui disaient *blanc*, quand *blanc* était la version officielle, disent en ce moment *noir* parce que *noir* est aujourd'hui la version officielle, mais les mêmes hommes qui, huit jours auparavant, écrivaient *blanc*, écrivent *noir* à l'heure actuelle. Et il est possible qu'ils reprennent demain le thème *blanc*, si *blanc* redevient le mot d'ordre. Tout l'incident est la meilleure leçon de choses que nous ayons donnée à l'étranger parmi tant de leçons de choses que fournit l'Angleterre en matière de solidarité nationale.

D'aucuns prétendent que cette unité nationale peut être poussée trop loin. Ils disent qu'une opinion publique vivante, une opposition, de la critique, des discussions, si elles divisent

une nation, l'animent aussi et excitent ses perceptions. D'autres (et de nos jours ils sont, chez nous, les plus nombreux) répondent qu'il est impossible d'exagérer l'unité nationale et ils soulignent, comme preuve, la situation lamentable des pays où règnent la discussion et l'opposition des vues.

Quoi qu'il en soit, le certain, après ce dernier de nos retournements officiels, est que — si l'unité parfaite dans le sentir et dans l'exprimer est un avantage — l'Angleterre possède cet avantage plus que toute autre nation au monde, et que cette unité fut achevée sans contrainte, par l'obéissance et le consentement de tous les Anglais, de presque tous les Anglais. C'est là une grande force, unique dans le monde moderne. Quelle pitié que nos politiciens n'en fassent pas un meilleur usage!

HILAIRE BELLOC.

## Chinois en Chine<sup>(1)</sup>

### La Grande Muraille

Pendant longtemps le train haletant a gravi les dernières montagnes du Jehol. Au débouché d'un défilé, c'est la Grande Muraille.

Tout d'abord, elle ne frappe point. On l'imaginait plus importante, plus massive. Mais pour peu qu'on détourne les yeux du village-frontière de Tching Ioung Tshao, on l'aperçoit qui commence son immense trajet. Presque aussi épaisse que haute, elle se traîne sur les montagnes; énorme dragon gris, elle a des lubies imprévues; à mi-hauteur d'une pente, elle fait un crochet et pique vertigineusement dans la vallée, la traverse et repart à l'assaut du versant opposé, tout droit jusqu'au sommet, sans aucune composition avec la raideur de la pente. Ses créneaux s'aperçoivent mieux sur les crêtes, découpés qu'ils sont par le ciel d'un bleu dur : ce sont les écailles du dragon que sépare l'effort de monter.

Deux mille quatre cents kilomètres de long. « C'est le plus grand mur du monde », me disait avec envie un Américain. Et un mur qui date!... C'est l'empereur T'sin Ché Houang Ti, qui, quelque deux cents ans avant le Christ, décida de fermer son pays. Des barbares de toutes sortes, déjà en ce temps, tournaient des yeux avides vers la Chine.

Cela dura plusieurs dizaines d'années et plus d'un million de travailleurs, dit-on, moururent à la tâche. Mais désormais, les hordes qui, de l'Asie centrale, poussaient vers les limons fertiles du fleuve Jaune, butèrent contre la Muraille. Repoussés par l'Orient, les Scythes, les Ouïghours, les Huns, les Avars s'en allèrent piller l'Occident. Derrière ses neuf mètres de briques, la civilisation chinoise était sauve.

Comme on la connaît mal ici, cette civilisation. L'agriculture, l'artisanat, l'organisation sociale et familiale, les arts, les sciences même connurent leur apogée bien avant que l'Europe en soupçonnât l'existence. Doublée, triplée par endroit, la Grande Muraille enferma cent cinquante peuples divers, le climat glacial comme la chaleur tropicale, les deltas inconsistants et les hautes montagnes. Ce ne sont pas les empereurs qui ont fait l'unité chinoise; leur rôle était plutôt celui d'un chef spirituel et d'un centralisateur, le pouvoir était aux mains des vice-

(1) Pages extraites d'un *Tour d'Asie*, qui paraîtra, à la rentrée, chez Denoël et Steele, à Paris. L'auteur, qui fit de nombreux et longs séjours en Extrême-Orient, y relate son dernier voyage en Chine.

rois, des gouverneurs provinciaux, des hauts mandarins et des représentants du peuple, lequel connut autrefois des droits souverains dont il a perdu jusqu'au souvenir. La véritable unité, c'était le Mur.

Mais si la Grande Muraille, de peuples épars a fait une Chine qui fut parfois un bloc impérial et non pas, comme maintenant, une expression géographique, elle a également étouffé tout essor, elle a nécrosé toute vitalité.

Ce qui avait été bâti contre les pillards de la steppe mongole fut employé pour tenir à distance le monde entier. Satisfait de lui-même, n'imaginant pas qu'on pût être heureux autrement qu'il ne vit, le Chinois n'aperçut aucune nécessité à laisser franchir sa muraille par l'Occident. Au contraire, il prit le goût du mur, il en étendit l'emploi à sa maison, à sa ville, à sa porte qu'un écran protège des mauvais génies. Son cœur même et son cerveau, il les protégea d'une Grande Muraille contre les étrangers, ces diables barbares.

Mais on avait oublié de clore l'entrée par la mer.

Seulement, cela, c'est de l'Histoire.

### La puissance de la poussière

Il y a un sacrilège que je ne veux pas commettre, c'est celui de parler de Pékin en vingt pages, Pékin que je ne me résoudrai jamais à appeler Pèi ping, Pékin du Temple du ciel, tout bruisant d'insectes qui vivent entre les dalles de marbre blanc, de la Cité Interdite aux murs vieux-rose où il n'y a de vie que dans les arbres tordus qui vibrent au vent du désert, des murs gris souris coupés de lourdes portes en laque rouge, Pékin de Hata men, de la ville tartare, des maisons de Coréennes, Pékin snob et guindé des diplomates, Pékin affolé par un avion nippon qui tournoie dans le soleil. Un livre tout entier, oui! et un gros, me paraît à peine suffisant pour exprimer la tendresse que j'ai pour cette ville.

Et puis, qu'y a-t-il à Pékin? Des intrigues, bien sûr, des oppositions à Canton parce que c'est loin, des collusions avec les Nippons parce qu'ils sont là, tout près. Allons donc plutôt à Nankin.

On atteint la capitale par le chemin de fer lorsqu'on vient de Shanghai ou de Pékin, par bateau lorsqu'on emprunte le Yang Tsé.

Il n'est que de monter dans un train chinois pour respirer l'odeur de la guerre. Un truck blindé derrière la locomotive où, en cas d'alerte, se réfugieront les gardes du train et les trente soldats, l'air assez voyou, qui apportent au convoi une atmosphère de mobilisation. Les soldats surtout sont impressionnants et donnent un sentiment complet d'insécurité; vêtus de coutil, zébrés de huit à dix courraies, armés d'un sabre court, d'un fusil, d'un muser en étui de bois et de cinq cartouchières, ils accompagnent les deux contrôleurs, qui tous les dix kilomètres, viennent poinçonner vos billets. Le chef, plus galonné qu'un général haïtien, examine vos pass-ports, puis s'empare de votre bout de carton avec méfiance; il l'examine en dessus, en dessous, sur la tranche, par transparence, et finit par le donner comme à regret à son second qui y perce un trou. Quand vous arrivez à destination, c'est une dentelle de billet que vous possédez.

Maintenant, quand on est un Chinois de Chine et non un Barbare, on paye directement au contrôleur: cela fait une économie d'environ quatre-vingts pour cent.

Ces visites sont traditionnelles et celui qui n'y est pas habitué a l'impression qu'on va fusiller quelque voyageur en contravention. Mais au wagon-restaurant, on retrouve tout son monde au complet. Là, c'est un autre supplice. Ah! déjeuner en face

d'un Chinois!... J'ai parlé de l'odeur de Chine, obsédante, qu'on retrouve après des années dans un vieux journal enveloppant des curios. Il y a autre chose, il y a le bruit de Chine. C'est un raclement de l'arrière-gorge et du nez, à la recherche de toutes les mucosités; c'est ensuite l'expectoration grasse, fournie et collante, de toute la collecte. Un Chinois en face de soi, c'est à croire qu'il vous offre toutes les basses manifestations de la machine humaine — pour vous faire fuir, sans doute. Pendant des heures, il crachera sur vos chaussures, à moins que, d'un index appuyé, il ne vide une narine après l'autre. Il n'a jamais fini, car ensuite il se cure les dents avec des bruits mouillés et modulés. Poussée à ce point, la libération du corps est un art.

Il vaut mieux fuir ou, si l'on a très faim, regarder le paysage par la fenêtre, les oreilles bouchées.

On est encore dans la zone côtière de la fertilité. Là, pas un acre de perdu. La campagne est en réalité un immense village: on ne peut tracer un cercle de cent mètres de diamètre sans rencontrer une maison, une bien humble mesure faite d'un crêpi de boue plaqué sur une armature de bambous. Les intempéries ont usé les arêtes, arrondi les contours; l'imprécision de forme qui en résulte est à l'image de la Chine.

Des champs et des champs à perte de vue, blancs de poussière. Il n'y a d'arbres qu'autour des tombeaux et près des petits temples élevés à des mânes ou à des génies familiers, sorte de députés de la commune au Conseil des dieux grimaçants. Il n'y a même plus d'herbe, arrachées qu'elle est pour ses racines qui seront transformées en charbon de bois. Dire que, sur trois mille kilomètres de latitude, la Chine est un gigantesque bloc de charbon — et du meilleur! Seulement, il a le Dragon de la terre qui a horreur qu'on lui chatouille les griffes et qui fait trembler le sol en repréailles.

Ici, la rizière est fauchée deux fois l'an, laissant encore le temps au paysan de semer du blé. De lourdes charrettes, dont les roues de bois ont une jante large et sculptée, emportent au pas lent des bœufs la virginité renaissante de la terre. Peu de routes, mais des sentes ondulant dans le quadrillage irrégulier des rizières, mais des canaux ou naviguent à la perche d'énormes jonques en forme de sabot et des trains de bois, dernier vestige des forêts de l'époque Han.

Rien de moderne, pas une auto, pas une maison en briques, pas un toit en tuiles: c'est bien la Chine millénaire fossilisée, la charrue tout en bois, les toits de chaume sur des murs de terre, les buffles qui piétinent des carrés de rizières où vingt mètres d'humus jaune assurent une inépuisable réserve de vitalité. Rien de triste d'ailleurs dans ce vieux pays aux rares bouquets d'arbres, aux canaux qui vent colporter les reflets d'un ciel nuancé. Toujours la plaine bien cultivée, les champs de sorghos frémissements, la rizière miroitante, un ciel d'un bleu léger adouci par de petits nuages, rien qui heurte ou fatigue le regard. Parfois, sur une colline, une tour de porcelaine jaillit d'un bouquet d'ormes: ses onze étages se coiffent en décroissant. Sans but apparent, une arche de pierre s'élève en plein champ, gardée par de redoutables chiens en pierre — des pékinois, naturellement... Autour d'elle, des lignes de Chinois en vestes bleues tracent leurs sillons avec une pelle en bois ou arrachent les mauvaises herbes, une à une, à la main.

Des champs de millet, bleutés; des champs de sorghos, tout en panaches; des champs de fèves, de maïs, parfois de sarrasin blanc; et puis cela recommence. Mais il faut bien compter qu'un cinquième des terres cultivables est planté en morts, en stèles commémoratives, en pagodons aux toits bleus et verts, tout luisants. Près des villages s'étalent des parterres d'un vert brillant: patates et courges; des carrés de piquets de bois: le tabac;

des bandes d'un or éclatant : soleils. Et sitôt après, la poussière reprend ses droits.

Doucement, le train avance, soufflant avant de s'engager sur les ponts. On a tout le temps de contempler des vallées autrefois fertiles, maintenant pleines de blocs erratiques qui ont dévalé des montagnes déboisées. Là dort le Jade, que des savants déshonorent d'affreux noms en *ite*. Au milieu d'énormes bancs de sable serpentent de minces filets d'eau; échouée quatre fois sur cinq, une jonque de rivière attend une improbable crue, sa voile restangulaire en paille tressée pendant épuisée.

Au flanc des pentes on surplombe de petits villages, on aperçoit une vieille tablette, un portique, un lion de pierre aux yeux terribles et exorbités. Vieilles choses, vieilles âmes oubliées. Elles voient la vie aller en Chine comme une rivière, qui, indécise, cherche sa pente, se plie aux obstacles, sûre qu'elle est de couler toujours vers plus d'eau qu'elle n'en peut offrir. Vers quel océan la conscience chinoise déroule-t-elle ses méandres éternels?

De temps à autre, on s'arrête à une petite gare. Un fonctionnaire en savates monte la garde : qu'il pleuve ou que le soleil darde, il s'abrite sous un parasol de papier huilé. Sur le quai, abrités par une toile carrée tendue sur deux bambous en X, des marchands glapissent derrière leurs éventaires de mouches — je veux dire : de gâteaux et de gelées de fruits qui disparaissent sous des plaques de mouches. Au long des wagons des fillettes vous proposent de vous accompagner jusqu'à la station suivante; elles vous font en s'éloignant un clin d'œil d'un équivoque ingénu.

Beaucoup de wagons vides dans ces gares. D'abord parce que l'automne approche et que c'est le moment où, les greniers étant pleins, la guerre civile et le brigandage connaissent un regain d'activité; c'est aussi le moment où l'on démonte les voies pour paralyser l'ennemi : tant pis pour le trafic! Et puis, il faut bien que le chef de gare vive : il est si mal payé qu'on peut dire qu'il assure un service gratuit, par patriotisme sans doute. Il *squeeze* alors un peu la clientèle, « juste ce qu'il faut pour que le sang gicle des ongles, mais pas plus » et il attend qu'une abondante lubrification permette aux wagons de rouler.

Pour compléter le tableau campagnard, je dirai qu'il n'y a de vaches que la quantité suffisante pour fournir de fumier les cultures maraîchères, car le Chinois a une horreur insurmontable du lait et il n'aime manger que du porc et du canard. Par contre, d'innombrables moulins à huile grincent, aussi primitifs que ceux construits en l'an 200 avant Jésus-Christ, lorsque l'empereur Che Houang Ti faisait construire la Grande Muraille.

Ainsi va la Chine, et il n'est rien de plus instructif que de la contempler d'un wagon-restaurant, les coudes posés sur la nappe douteuse, en face d'un Chinois bruyant. On est bien loin des intrigues de Peï ping, on n'a pas encore subi la hâblerie de Nankin, le fil rouge ne réapparaît pas.

On ne voit que la poussière, poussière de toutes les dynasties qui ont fait ce pays, poussière de toutes les révolutions passées et dont la Chine est toujours sortie plus vivace, plus semblable à elle-même. Ce n'est pas pour rien que le phœnix est dans les armes impériales!... Toute cette campagne est éternelle, indifférente à cette crise qui, tous les trois ou quatre siècles, la secoue violemment et fait sortir de nouvelles forces des ossements en poussière.

#### A Nankin chez les maîtres sans pouvoir

Une ville impériale chinoise n'est en rien comparable à une cité occidentale, amas d'habitations serrées autour du château, de l'église ou de la maison commune. Comme Peï ping, comme Tcheng Tou, comme des dizaines d'autres cités, Nankin est un

quadrilatère de murailles épaisses, longues de plusieurs kilomètres, qui limitent un espace régulier de campagne. Là s'étalent, dispersés dans les champs, les marécages et les friches, des hameaux et de petites villes dont la plus importante abrite les autorités.

Tel est l'orgueil de la République chinoise, Nankin, capitale du Sud, vaniteuse d'avoir détrôné Pékin qui n'est plus que Peï ping, la Paix du Nord — si l'on peut dire.

C'est toujours avec joie que je retrouve cette ville qui paresse sur les bords du Yang Tsé. L'hôtel fortifié qui nous abrite est au bord de la voie triomphale qui unit la porte du Nord à la porte du Sud en faisant au milieu un brusque crochet : un coude réunit sans vergogne les deux tronçons qui, commencés par chaque bout, n'arrivèrent jamais à coïncider.

Tout au long se dressent les ministères, car c'est ici que réside le pouvoir central, dépositaire des doctrines du docteur Sun yat Sen, le père de la Révolution.

Beaucoup de peinture bleue, déshonorant les murs, les temples, le moindre pignon. Sur le fond indigo, de grands caractères blancs proclament l'évangile républicain : « La Chine aux Chinois », « L'instruction est plus précieuse que le riz ». C'est que le bleu est la couleur gouvernementale et que le caractère publicitaire a des origines millénaires, le Chinois ayant, comme chacun sait, inventé l'impression bien avant Gutenberg. L'acquisition des rudiments occidentaux a eu cette conséquence imprévue de donner tout son essor à l'esprit de propagande.

Ah! j'oubliais! Il y a aussi la Force, représentée par un policier en gants blancs qui surveille le bloc-système qu'on a établi pour les vingt-cinq autos particulières et taxis, rebut de Shanghai trouvé encore bon pour Nankin. On ralentit à chaque agent qui donne la permission de circuler dans son secteur. A toute vitesse passent les autos des ministres, — splendides, elles, — s'annonçant de leurs trompes à trois notes, un soldat assis sur chaque aile, le fusil en arrêt.

Dans les champs, entre les arroyos fangeux, les marécages et les bras sans issue du Yang Tsé, des recrues font de l'école de trompette, de peloton ou de mitrailleuse. Dans un fossé, un avion Junker qui s'y brisa il y a deux ans est un exemple qui doit servir d'enseignement aux pilotes chinois trop confiants dans le destin de leurs « aouplanes ».

La Force encore : soldats en gris, en jaune sinapisme, en bleu. Ils ont un air insupportable de suspicion et de mépris pour tout ce qui n'est pas militaire. A subir cette insolence de l'uniforme, à deviner la démanigaison de la gâchette, on bénit les dieux qui ont fait de chaque Français un anarchique n'aimant de l'armée que la musique martiale. En Chine, l'armée c'est le gouvernement.

\* \* \*

Comme tous les gouvernements du monde, Nankin comporte une droite et une gauche qui, plus que partout ailleurs, ne correspondent pas à quelque chose de défini ni de stable, mais qui se haïssent cordialement. J'ai des amis dans les divers partis; l'unanimité des opinions que je rencontre quant à la politique extérieure me montre qu'il existe au moins un dénominateur commun : « Sus aux Barbares! » C'est sous cette forme d'acte de foi qu'en Chine se présente le « fil rouge ».

La Chine est pressée de rattraper ses siècles de sommeil. Pendant deux mille ans, à l'abri des briques marquées du sceau impérial dont sont faites toutes les murailles, le peuple chinois a vu son énergie peu à peu s'affaïsser, tout comme tombent les seins des femmes par l'abus du soutien-gorge. Alors, il a voulu se donner des droits et il est arrivé à en avoir beaucoup moins que du temps de l'empereur Fou hi, celui qui quelque 2,700 ans

avant notre ère inventa l'écriture. Seulement on a parlé comme jamais on n'avait encore parlé en Chine.

Les héritiers du D<sup>r</sup> Sun ont établi un plan de quinze ans qui a enthousiasmé les Américains — et pour cause. Tout y est prévu : les routes, chemins de fer et ports, la taylorisation et l'industrie dirigée, l'agriculture industrialisée et aussi l'unification de la Chine, cette unité politique que trois mille ans de dynastie n'ont pu réaliser.

Les écueils ont été nombreux qui ont empêché ce magnifique vaisseau tout plein d'espoirs de sortir du port. Il est absolument inutile de s'imposer l'historique des trahisons et des alliances : en fait, tout se ramène aux tentatives de la faction de Nankin pour primer les autres — en vue de sa plus grande gloire et de sa plus grande richesse. Et les généraux s'y sont rendus indispensables. Il fut un temps où la levée de quatre cent mille mercenaires assurait à leur chef rebelle, quelque gouverneur militaire de province, un revenu de plusieurs millions de dollars-argent : en Chine on combat moins avec les armes qu'avec la banque. Quant aux troupes, elles attendaient l'issue des négociations en vivant sur le pays où certainement elles laissaient plus de dévastations qu'un vol de criquets.

En cette année 1934, le Kuomintang accuse une certaine lassitude. Plus exactement, il paraît ce que l'Europe n'a jamais voulu admettre : un fantôme de gouvernement. En dépit de ses déclarations optimistes, de quelques victoires sur les Rouges, de la paix armée que Nankin a conclue avec Canton, il connaît la décadence, tout comme autrefois en Turquie le Comité Union et Progrès. Les banquiers ne croient plus en ses paroles; les militaires savent qu'il n'a plus d'argent, ce qui lui retire tout intérêt à leurs yeux (il est vrai que pour le gouvernement le déficit eut l'avantage de réduire le nombre des révoltes provinciales, point négociables); les masses sont choquées par ses idées bourgeoises, son impérialisme et la désinvolture de ses membres; les étudiants révolutionnaires n'ont pas oublié qu'il a fait fusiller en masse les siens et que le sang appelle le sang. Enfin, la Société des Nations semble devenue indifférente aux cris aigus des délégués à Genève.

Tout le monde me dira que le gouvernement est un condamné à mort, mais à la mode chinoise, c'est-à-dire capable d'attendre dix ans son exécution. C'est le chemin de fer qui sert de baromètre politique : les trains dépassent-ils le retard normal, qui est de quatre à neuf heures, qu'on conçoit des craintes; en arrive-t-il un en avance — on m'a cité deux exemples, datant de cinq et deux ans — que c'est pire signe encore. Alors les boutiques se ferment et l'on commence à voir dans la rue des files de brouettes se diriger vers la gare ou l'embarcadère. Elles avancent en grinçant, alourdies de chaque côté de la grande roue centrale par des femmes serrées comme cailles en brochettes. le cochon ficelé dans son panier et un vertigineux échafaudage de colis. Tout cela est poussé par un malheureux qui ahane entre les brancards, le cou scié par la bricole. Parfois en flèche tire un petit âne, à la robe gris-rosé.

Naturellement, j'ai vu des Ministres. Pas sans peine, cela va sans dire, et après l'intervention de nombreux intermédiaires — et hommes de liaison des intermédiaires. A peine m'a-t-elle vu entrer dans son bureau que chaque Excellence a commencé, les politesses échangées, à distiller le plus subtil venin sur chacun des cinq *guans* — les conseils exécutif, législatif, judiciaire, d'examen et de contrôle des députés.

Mon souci de l'étiquette et ma conviction personnelle se trouvent d'accord pour que je ne contredise pas mon interlocuteur. Moins d'une semaine de séjour m'aura montré les oppositions des partis, désireux chacun d'établir la dictature pour son propre compte, tous moins un d'accord pour renverser la famille

Soong. Si ignorants qu'on soit en Europe de la politique chinoise, on n'ignore cependant pas que Chang Kai Chek et « Tivy » (T. V. Soong) sont beaux-frères et ainsi alliés à la famille de Sun Yat Sen.

Naturellement, on m'explique avec gravité qu'il faudra bien les cinq années prévues pour donner au peuple une maturité lui permettant d'exercer la législature, le referendum plébiscitaire, l'élection et le contrôle parlementaire.

Cinq ans! Au paysan, à l'humble *pé-sinn!*...

« Le Sud », me dit-on en parlant de Canton. « Le Nord », me confie-t-on en désignant du doigt la direction de Peï ping. Tout cela dit comme s'il y avait en réalité un Sud et un Nord, avec une sorte de nonchalance, un ton de causerie qui n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à des batailles de deux jours où quarante soldats restent sur le terrain. (Je ne parle naturellement pas des trois mille civils qui perdent la vie dans l'affaire, encore moins des filles violées, des champs ravagés et des cochons emmenés.)

L'agitation n'éclate avec un Chinois que lorsque vous abordez la question chemin de fer. Ou le trafic est suspendu et c'est tant pis pour les gens pressés (mais est-on jamais pressé en Chine?), ou les trains sont bondés. La moindre cérémonie, le moindre — et Dieu sait s'il y en a! — amène à Nankin des convois surchargés. Entre les fêtes tout le monde envahit aussi les wagons, car les bruits de guerre recommencent à courir. Si je ne connaissais quels arrangements particuliers on peut conclure avec le chef de gare ou le contrôleur, je supposerais que c'est le gouvernement qui lance de fausses nouvelles pour augmenter sur ses lignes le trafic des voyageurs.

Bien entendu, je suis reçu partout avec une courtoisie qui n'a pas d'égale au monde, même au Nippon. Ce n'est que parce que je connais la manière de parler que je devine la jalousie de Nankin avec Han kéou, Canton, Péï ping, Souéi Yuen, Shanghai, etc., et aussi tout ce qui oppose entre elles ces villes prises en combinaisons deux à deux ou trois à trois. Pour finir, en termes polis et réticents, on me fait avec mesure un long tableau des méfaits des Blancs et des exactions que leur impute tout Chinois raisonnable. Mais je sens une envie bien dissimulée : Nankin donnerait cher pour que les Blancs détestés s'occupent d'elle avec autant de succès qu'ils en ont obtenu à Shanghai — à condition toutefois qu'ils n'apparaissent pas trop et qu'ils en laissent la gloire au Kuomintang, à condition aussi que la Banque internationale vienne dans la capitale irriguer d'argent tout l'arrière-pays.

Trop de nouveaux venus en Asie ne savent pas sauver la face, et c'est dommage. On eût certainement gagné à prendre en considération le puéril orgueil de cette jeune, si jeune politique.

A Nankin, je retrouve aussi des amis blancs. Pas de ces « die-hard » — durs à mourir — qui méprisent et étranglent le Chinois, mais de braves commerçants qui parlent admirablement le mandarin et dont par mimétisme les traits se sont sinisés. Ils ne travaillent pas dans un bureau avec le téléphone et une aguichante secrétaire, comme à Shanghai. Ils font leurs affaires en jouant au mah jong, en fumant l'opium, ou tout simplement du haut d'un pousse, comme en passant. Seulement il faut repasser deux cents fois au même endroit pour réussir — ou tout voir échouer à la dernière minute.

— Qu'est-ce que vous venez vendre ici? me demande l'un d'eux, soupçonneux.

— Mais rien, mon cher, rien. Je viens vous serrer la main, regarder, comprendre, surtout ne plus rien comprendre à ce que je croyais avoir compris hier.

— Hum!... Enfin, libre à vous de vous taire. En tout cas, faites-vous des relations.

Comme je confesse connaître quelques généraux du ministère de la guerre et un demi-quarteron d'Excellences, il se récrie :

— Vous voulez rire!... Quelques bons brigands, oui! Je veux dire des généraux rebelles... On vous commandera cinquante tanks d'un coup, ou dix avions. Estimez-vous heureux qu'on vous verse assez d'arrhes pour que cela serve à régler totalement vingt mitrailleuses à votre fournisseur. Car, vous savez, obtenir le paiement d'un matériel livré... Tenez, à Feng Su Chang...

Et de se lancer dans une foule de noms où je distingue mal les villes des gens, tant les appellations se ressemblent. Il fut un temps où je ne confondais que les noms : maintenant, je confonds tout. Rien de ce que j'apprends la veille n'est valable le lendemain, absolument rien! Aujourd'hui, il en est ainsi; il en sera autrement demain. Et mon interlocuteur me démontre que c'est le grand chambardement social, que normalement un lettré devrait l'emporter sur un paysan, un coolie sur un marchand...

— Eh bien! Le croiriez-vous? C'est le soldat qui est en haut de la pyramide! Chez un peuple qui a l'horreur malade de se battre...

\* \* \*

Il n'y a pas plus accueillant que le Chinois, ai-je dit, et pourtant aucun pays n'est plus xénophobe. Ce n'est d'ailleurs pas tant l'étranger qui irrite la Chine que plutôt ses manières de penser et sa tendance à vouloir que tout l'univers pense blanc. Et nos prétentions mécaniques sont nettement horripilantes pour lui. Un avion?... La belle malice! Il y a longtemps qu'on connaît les dragons et les chevaux volants. Mais parlez-moi du génie de l'essence de pétrole... Y a-t-il un Blanc qui, seulement de pensée, lui ait rendu hommage?

Je sais ce que parler veut dire et je connais assez la Chine pour apprécier la délirante xénophobie qui s'y cultive. Ni les faiblesses des Blancs, ni leurs réactions parfois hors de mesure ne pourraient expliquer cette haine que leur portent des Jaunes à qui ils n'ont apporté que bienfaits et chez lesquels des milliards ont été dépensés. Mais il faut se souvenir que le pauvre *pé-sinn* a tout supporté : les taxes, les soldats des gouverneurs provinciaux avides de profiter d'un pouvoir éphémère, les brigands — qui sont souvent les soldats de la veille, non payés, les comités locaux de Salut public, les politiciens faisandés et, pour finir, les ravages d'une nature qui se venge d'un déboisement total.

« Maski », le maître mot de Shanghai qu'on peut traduire par « Bah!, Nitchevo! ou Don't mind! »; maski ne s'est pas révélé à l'usage comme un palliatif suffisant. Pour tenir encore en main ces masses écrasées de malheur, la xénophobie est un levier dont on use et abuse.

Parfois, avec suffisamment d'innocence pour ne pas être soupçonné d'ironie, je parle des Nippons. A ce mot abhorré on est sûr de voir tout visage de Nankin se fermer, quand il ne se convulse pas. Diable! Où est dans tout cela le grand plan d'organisation de l'Asie par l'Empire du Soleil Levant?

C'est que pour les Chinois qui habitent en-dessous du fleuve Jaune, l'ennemi immédiat à combattre est le Nippon, en dépit de la fraternité de couleur de peau. Les Blancs sont trop divisés ou trop occupés chez eux pour être dangereux. Tandis que le voisin des îles sait prouver que seul un empire rétabli par ses soins est stable et prospère. Le Kuomintang lutte donc pour son existence républicaine, animé de cet esprit patriotique dont en 1911 firent preuve les Cantonais lorsqu'ils surent profiter des divisions de la Cour de Pékin et qu'ils se levèrent pour abattre la dynastie des usurpateurs mandchous.

Aussi applique-t-on la formule d'opposer un Barbare lointain au Barbare proche » et ouvre-t-on tout grand le pays aux Amé-

ricains. Ceux-là ne sont dangereux pour la République que par l'emprise économique qu'ils peuvent établir. Cela ne sera jamais qu'à échéance lointaine et, d'ici là, le gouvernement de Nankin, qui ne doute pas d'être un jour fermement assis, sera assez fort pour reprendre en main la situation. A présent, il est dans une telle détresse qu'il a dû contracter en Amérique un emprunt de cinquante millions de dollars destiné à ravitailler en blé les affamés et à alimenter en coton les filatures manquant de matière première.

Les U. S. A. n'en espéraient pas tant, il faut le dire. La conquête du marché chinois qu'ils comptaient gagner peu à peu par des moyens commerciaux et aussi par une propagande confessionnelle qui nous a trahis lorsqu'elle prêchait aux Chinois leur égalité avec le Blanc, cette situation privilégiée, Nankin la leur offre. Avec, en plus, l'affaiblissement du Nippon, rival industriel, nation rancunière et exaspérée dont les Américains n'ont rien à espérer de bon. On conçoit que la République Chinoise, du moment qu'elle boycotte les marchandises nippones, n'ait pas de meilleur défenseur dans le monde que l'Amérique.

Cette opposition anti-japonaise ne cadre apparemment pas avec ce que m'avaient dit des Sudistes rencontrés à Shanghai : « Le Kuomintang se meurt... Sans Canton, Chang Kaï Chek aurait déjà traité avec le Nippon : c'est en leur seule aide qu'il compte. Comme si nous n'étions pas capables d'organiser nous-mêmes le pays! »

Si le Kuomintang est affaibli, il est indéniable que Chang Kaï Chek est un remarquable politicien. Il a une force : il ne désespère pas de la vitalité de la Chine. Aussi manœuvre-t-il avec adresse des généraux, tantôt alliés, tantôt rebelles, tout comme en France tel président de groupe parlementaire sait tendre tour à tour l'épée ou le rameau d'olivier. En cédant une partie du pouvoir à ses adversaires les plus acharnés, l'habile général a fait en quelque sorte qu'ils ne pussent en pratique l'exercer; appuyé de ses partisans, il a gardé le contrôle des finances et de l'armée, les relations avec l'étranger.

Homme des solutions moyennes, converti au protestantisme par sa femme, révolutionnaire que l'âge a mué en conservateur, il freine l'ardeur des « Chemises bleues » à tendances fascistes et en même temps endigue l'indiscipline des étudiants, recrée la morale traditionnelle.

Sa doctrine de « La Nouvelle Vie » est un chef-d'œuvre. Les quatre vertus cardinales : politesse, courtoisie et respect de l'étiquette — loyauté et bonne conduite — soumission aux chefs, — modestie, vont reflourir. Certes, à Nankin on ne peut plus fumer l'opium, boire et même jouer; pour l'instant la Chine s'engoue d'austérité et les néophytes de la nouvelle loi, aidés des boy-scouts, font de l'excès de zèle sur le dos des libéraux — que maintenant on nomme des débauchés.

Cette œuvre de patient redressement, on accuse Chang Kaï Chek de ne vouloir l'accomplir qu'en paix avec le Nippon; on lui reproche de prendre comme modèle la discipline spartiate de l'Empire du Soleil Levant. Araki après Borodine!...

Il semble que Tokyô ait pris ce rôle de pacificateur au sérieux. Alerté par le bruit qui courait d'un emprunt lancé avec la protection de la Société des Nations, mais sans le Nippon, il a rudement prié les puissances de ne s'occuper en Chine que de leurs stricts intérêts. Maintenant, au moindre trouble, il manifeste l'existence de sa force.

Alors, guerre nippo-chinoise? Que non! En Asie, ce n'est pas parce qu'on décapuchonne les canons qu'on se bat... Le Nippon bénéficie d'un avantage qui écartera bien des conflits : c'est d'avoir su manœuvrer son yen, monnaie d'argent qui permet des tractations continentales et contribue au relâchement secret du boycottage anti-nippon.

Je ne dirai qu'une chose — le grand secret que tout le monde connaît au long du 120<sup>e</sup> Est : c'est que les conversations occultes qui se poursuivent entre la Chine et le Nippon auront peut-être un jour au yeux du monde étonné une autre importance que le sac d'une petite épicerie japonaise à Shanghai.

MAURICE PERCHERON.

(A suivre.)

## En quelques lignes...

### Un événement dans la bibliographie

La bibliographie est une des disciplines scientifiques les plus ingrates. Les plus utiles, d'ailleurs. Que les chercheurs soient mis en possession d'index complets et précis qui leur facilitent le travail de documentation et de références, c'est la condition même de la quête intellectuelle. On parle souvent, à propos des livres de consultation, d'un « effort de Bénédictin ». Ce qui est passablement flatteur pour les fils de saint Benoît. Car la bibliographie exige à la fois beaucoup de science et de patience. Elle suppose aussi un désintéressement peu commun. Il s'agit bien, en effet, d'un travail impersonnel et d'utilité publique. Et nous devons savoir gré à ceux qui préparent ainsi, dans le silence et l'obscurité volontaire du fichier, les voies aux érudits et des glanes à la science.

Or voici que paraît en Belgique, sous les auspices et avec l'aide matérielle de la Fondation Universitaire, un *monument* bibliographique destiné à rendre les plus précieux services. L'*Index des publications périodiques existant dans les bibliothèques de la Belgique et du Grand-Duché de Luxembourg* a été dressé par le Comité permanent des bibliothèques scientifiques de la Fondation. Les noms des commissaires responsables — MM. Bergmans, bibliothécaire en chef honoraire de l'Université de Gand; Brassine, bibliothécaire en chef de l'Université de Liège; Tourneur, conservateur en chef de la Bibliothèque royale — sont les plus sûrs garants de probité scientifique.

Jusqu'à ce jour, l'érudit qui voulait se documenter sur l'état des richesses de notre pays en matière de périodiques scientifiques devait se reporter au Catalogue d'Ernest Gossart, c'est-à-dire à un inventaire qui date de 1881 et qui énumère à peine 2,400 titres. Il suffit de feuilleter le nouvel *Index* pour se rendre compte de la nécessité qui s'imposait de rajeunir et de compléter le répertoire de Gossart : les 2,400 titres sont devenus 29,000!

### Fiches, sigles et travail de recherche

Pour dresser ce vaste répertoire de plus de 29,000 numéros, il a fallu aux bibliographes des années d'efforts, il a fallu que la Fondation Universitaire consentît de lourds sacrifices d'argent. Car les périodiques recensés dans l'*Index* ne se trouvent pas seulement dans les bibliothèques universitaires ou des grands instituts, là où un personnel rompu aux exigences de la bibliographie scientifique est capable d'établir des fiches sur un modèle-type choisi par les directeurs de l'enquête. C'est ce qui explique que tant de renseignements durent être mis au point. Pour le dire en passant, les quelque 29,000 fiches retenues représentent l'imposant reliquat d'une masse de fiches (plus de 70,000) dont les deux tiers ne servirent, en quelque sorte, que d'appoints... ou d'*impedimenta*.

Quelle est l'utilité pratique de ce répertoire? Elle saute aux yeux.

Supposons un érudit qui a besoin, pour éclairer sa religion, de tel et tel articles qui ont été publiés dans telle et telle revues. La bibliothèque de son université, de son séminaire n'est pas en mesure de lui fournir les fascicules nécessaires. D'ailleurs, la revue en question — beaucoup de ces revues scientifiques sont à tirage restreint et à diffusion confidentielle — existe-t-elle en Belgique?... Il n'est que d'ouvrir l'*Index* pour être, dans un minimum de temps, renseigné à coup sûr. Les commissaires ont adopté un classement alphabétique le plus simple du monde. Et comme le volume est assez lourd, ils ont eu l'heureuse idée de faire tirer à part un « double » de la liste des sigles.

Il reste à établir le catalogue détaillé des périodiques, avec l'indication de l'état de chaque collection dans chaque dépôt. Ce sera la tâche de demain. Dès aujourd'hui, il faut féliciter la Fondation Universitaire d'avoir donné, une fois de plus, une marque de sa haute et intelligente sollicitude à l'égard de la science belge.

### « Négreries »

La guerre d'Ethiopie les remet à la mode. L'opinion se divise. Il y a, disciples attardés de Jean-Jacques, les amis du « bon nègre ». Volontiers ils se glisseraient sous la case de l'Oncle Tom pour apporter au guerrier abyssin leurs encouragements et leur poudre. Les autres, plus prudents et mieux avertis, se souviennent — tout simplement. Ils se souviennent des devoirs de la race blanche, et aussi des atroces excès que commirent les gens de couleur chaque fois qu'ils crurent le moment venu de jeter l'Européen à la mer.

Un livre (*Voyage d'un naturaliste en Haïti, 1799-1803*) récemment publié dans la « Nouvelle Bibliothèque des Voyages » nous permet de rappeler aux négrophiles impénitents ce qui se passa, il y a un peu plus d'un siècle, dans l'île qui portait alors le nom de Saint-Domingue, au lendemain des stupides mesures édictées, sous prétexte d'égalité et de fraternité universelles, par la Constituante et par la Convention. Les droits civiques ayant été accordés aux hommes de couleur, l'esclavage ayant été aboli d'un trait de plume, ce fut la plus horrible des explosions de haine contre l'homme blanc. Saint-Domingue tomba sous la coupe d'un aventurier, Toussaint-Louverture, né lui-même de parents esclaves, et qui devait prendre le surnom de « Bonaparte des noirs ». Si ce Toussaint-Louverture ne manquait pas de certaines qualités qui distinguent le chef, il n'en allait pas de même de ses lieutenants. Michel-Etienne Descourtilz, le naturaliste français qui nous a conservé la relation de son voyage en Haïti, a connu de près quelques-uns de ces bandits.

Il y avait, entre autres, le sinistre Dessalines, qui devait un jour se faire proclamer empereur sous le nom de Jacques I<sup>er</sup>. Tyranneau féroce, Dessalines n'avait pas de meilleur passe-temps que de faire attacher les captifs à la gueule d'un canon. Les sorciers nègres l'ayant persuadé de l'excellence de leurs recettes divinatoires, il se faisait fort de lire dans le miroir interne de sa tabatière la fidélité ou la perfidie de l'homme qui se trouvait en sa présence. Malheur à celui pour qui le tabac demeurerait sec! Il était aussitôt appréhendé; et, sur cette brutale sentence : « Grenadier layo, vous voir l'homme ci làlà... Conduis li pisser! » les grenadiers d'antichambre le lardaient aussitôt de coups de baïonnette.

Le livre de Descourtilz est tout rempli de ces détails horribles et pris sur le vif. C'est ainsi que le naturaliste français nous raconte comment il découvrit, un jour qu'il se promenait avec le général Dugua, un vieux nègre qui s'occupait à nettoyer et à faire sécher des intestins corrompus. Vérification faite, le

\*\*\*\*\*

misérable déterrât les corps des soldats tués et, avec leurs intestins, fabriquait des andouilles!

Ce vilain mot d'« andouille » sert aussi, dans le langage familier, à désigner les zéloteurs béats d'une sotte cause. On ne voudrait pas chagriner les défenseurs de l'Ethiopie. Mais l'histoire du vieux nègre de Saint-Domingue nous fait penser à eux, et que le péril noir n'est peut-être pas une invention du Palais Chigi.

### Péril jaune et Dragon-Noir

Quant au péril jaune, reviendrait-il hanter nos cauchemars sous la forme menaçante d'un samouraï aux yeux bridés, au sabre cruel?...

Des reporters avides de révélations sensationnelles ne nous épargnent aucun détail sur l'activité diabolique que déploieraient, en Abyssinie comme ailleurs, comme partout où il y a des Européens à ruiner, les sectateurs du Dragon-Noir. Obéissant à des consignes de meurtre et de mystère, des hommes jaunes auraient juré de prendre la tête d'un mouvement qui signifierait l'anéantissement de la race blanche. L'Ethiopie serait un de leurs bastions les plus fermes et qu'il ne s'agit point de laisser entamer. On prétend que Mussolini, menacé de mort, sait à quoi s'en tenir sur l'organisation du Dragon-Noir. Et d'aucuns n'ont pas manqué de mettre sur le compte de cette autre « mafia » l'accident qui frappa en plein vol l'avion du ministre Razza.

Nous vivons décidément une époque pleine de tragiques secrets, lourde d'orages et de menaces. Le Dragon-Noir, peut-être qu'il n'existe que dans l'imagination romanesque de celui qui l'inventa pour des besoins de publicité effrénée?... Mais tant de signes annoncent, cependant, que l'Europe est en train de jouer sa dernière carte. Il faut choisir. De l'un ou de l'autre côté de la barricade. Le dilemme est impérieux. Avec ou sans le Dragon-Noir, il ne comporte qu'une seule solution de *self-defense*. Et ce n'est pas sans intention que nous écrivons ce mot — cette devise — en anglais.

### Christophe Colomb était-il Juif?

Si c'était vrai, les Aryens fanatiques du Troisième Reich renonceraient sans doute à convertir l'Amérique. Or il semble bien que Christobal Colon (et non Colombo) était, par sa mère, d'origine juive. Telle est la conclusion à laquelle aboutit le savant espagnol Don Celso Garcia de la Riega. Dans des actes épiscopaux de la province de Galice, il est fait mention, entre les années 1428 et 1528, d'une famille Colon qui aurait contracté plus d'une alliance matrimoniale avec les Fonterosa. Or ces Fonterosa étaient des Juifs convertis depuis très peu de temps au christianisme. La mère de Christobal Colon s'appelait Suzanna Fonterosa. Les parents du navigateur auraient émigré en Italie à la suite de troubles qui désolèrent la Galice.

Les écrits de Colomb — toujours, d'après notre « colombien » espagnol — feraient de nombreuses allusions à la littérature hébraïque. L'iconographie est également alléguée : les portraits les plus anciens de l'amiral révéleraient un type authentiquement juif!

En tout cas, il semble prouvé que c'est l'argent juif qui a rendu possibles les deux premières expéditions de Christophe Colomb. Le navigateur s'adressa d'abord au conseiller royal Luis de Santangel et au trésorier de l'Aragonie, Gabriel Saniheg. Or ce Gabriel Saniheg était Marrane. (On désignait sous le nom de « Marranes » les Juifs espagnols convertis en apparence au christianisme). L'histoire des subsides qui devaient faciliter la

seconde expédition est moins reluisante pour l'amour-propre des fils d'Israël : Ferdinand d'Aragon avait fait confisquer, au profit du Trésor, les biens des Juifs expulsés d'Espagne; c'est cet argent qui servit à équiper les blanches caravelles.

Encore un détail : le premier Européen dont le pied foula le sol du Nouveau-Monde s'appelait Luis de Torrès, et il était Juif! Les antisémites ne manqueront pas d'ajouter que ce parfait représentant de sa race reniflait déjà l'or du Pérou et de Californie et, à des siècles de distance, les « bonnes bedides affaires » de Wall-Street.

### « Joie et Santé »

A Oostduinkerke, dans la dune brûlée par le soleil et par le vent, une vaste maison de vacances s'élève, qui porte comme une fière devise le nom de « Joie et Santé ».

Edifiée à l'initiative des Ligues ouvrières féminines chrétiennes, en collaboration avec la Ligue des Travailleurs chrétiens, elle est destinée à procurer des semaines de grand air et de sain plaisir aux enfants des familles modestes. Pour ne pas disloquer celles-ci pendant les congés du père de famille, on a adjoint, à cette maison des vacances sans séparations, une hôtellerie des mieux conçues.

En mémoire de celle qui, la première en Belgique, se soucia du bien-être de l'ouvrière et qui créa les œuvres sociales féminines chrétiennes, l'immense pavillon, où les enfants viendront chercher la joie et la santé, a reçu le nom de *Pavillon Victoire Cappe*.

A l'occasion de la bénédiction des locaux par Mgr Lamiroy, évêque de Bruges, une cérémonie émouvante s'est déroulée au cours de laquelle on a évoqué le souvenir de Victoire Cappe. Sous le portrait qui, dans le grand hall d'entrée, rappellera à tous ceux qui franchiront le seuil de cette maison joyeuse le visage et le sourire accueillant de la disparue, des fleurs ont été déposées.

Près d'une centaine de petits garçons et de nombreuses familles ouvrières bénéficient déjà dans la nouvelle institution d'un bienfaisant repos.

La bâtisse, fort rationnellement conçue et aménagée, est due au talent de l'architecte Ladrière. Elle mérite pleinement le vocable sous lequel on l'a placée. Cette immense volière que, de tous côtés, le soleil inonde, sera, du matin au soir, égayée par les jeux de la lumière et les chants joyeux des enfants.

### Vieux papiers

Dans cette jolie maison champêtre où le *Pen Club* expose, à l'occasion de l'Exposition, une série de documents sur les écrivains étrangers qui vinrent passer chez nous leur temps d'exil, on trouve maints souvenirs sur Charlotte Brontë.

Toute la tristesse amère que connut, pendant son séjour en Belgique, la pauvre petite pensionnaire de l'Institut Hégér prend un caractère poignant dans ce voisinage de Verlaine dont on reproduit la chanson écrite de la prison de Mons :

*Et toi que voilà, pleurant sans cesse  
Dis, qu'as-tu fait de ta jeunesse?*

C'est tout le roman de la jeune fille qu'on relit dans les lettres, tantôt désenchantées et tantôt fiévreuses, qu'elle adresse au directeur de la pension : Constantin Hégér. Elle a commencé par trouver celui-ci peu sympathique, le comparant sans aménité à un « mouton enragé », à une « hyène furieuse », à un homme « dont les manières s'écartent de cent degrés des façons paisibles

d'un gentleman». Peu à peu, pourtant, sa vision change. Le flegme anglais n'est qu'apparent. Le « chat rébarbatif » devient aux yeux de Charlotte le « cygne noir », « supérieur à toute l'humanité ». Eloignée de lui, elle l'idéalise davantage encore. Femme jusqu'au bout des doigts, elle découvrira cent prétextes d'écrire à l'objet de sa flamme. Faute de pouvoir la lui déclarer dans ses lettres, elle la fera passer dans ses romans. Ces derniers ont comme héros des hommes bruns et laids dont la violence et l'étrangeté dissimulent une nature d'élite. De son tourment Goethe tira *Werther*. Charlotte Brontë tira, du sien, sa gloire, sinon la sérénité.

### Un pensionnat en 1835

À côté des lettres de la future romancière anglaise, on découvre, dans ce même pavillon du *Pen Club*, des pièces historiques qui ne laissent pas d'être assez piquantes. Ainsi le prospectus de la « Maison d'éducation pour jeunes demoiselles, sous la direction de M<sup>me</sup> Héger Parent, rue d'Isabelle, 32, à Bruxelles ». On découvre dans ce prospectus un programme de formation générale qui ne manque pas d'intérêt : « Le cours d'instruction basé sur la religion comprend essentiellement la langue française, l'histoire, l'arithmétique, la géographie, l'écriture, ainsi que tous les ouvrages à l'aiguille que doit connaître une jeune fille bien élevée. » Le prix de la pension était de 650 francs par an, de 350 francs pour la demi-pension. On payait d'avance. Si les pensionnaires le souhaitaient, l'établissement pouvait leur fournir un lit garni moyennant 34 francs!

C'était il y a juste cent ans...

## La plaie irlandaise

Supposez qu'il fût tenu pour malséant de faire allusion à tel organe vital du corps humain. Nous disons « supposez » : en fait il y en a plus d'un dans le cas. Prenons le cœur humain. Admettons qu'il soit malséant, contre toutes les traditions des maisons d'éducation, des salons d'Oxford, des faubourgs londoniens, du *Punch*, du *Times*, etc., etc., de rappeler qu'il y a, dans le corps humain, un cœur. Ne serait-il pas difficile, en ce cas, de parler soit d'affections cardiaques qui font tomber morts certains qui en souffrent, soit des différents troubles de la circulation? La pratique médicale tout entière ne s'en trouverait-elle pas singulièrement entravée? Nos jugements sur notre propre santé et sur celle de nos voisins ne s'en trouveraient-ils pas quelque peu gênés?

Or, telle est la situation en Angleterre, de nos jours, en ce qui concerne le facteur religieux dans la politique européenne. Voyez donc l'acrobatie à laquelle on se condamne pour éviter ce facteur religieux. Les nations catholiques sont appelées « latines ». Les nations protestantes, « nordiques » (les « purs » les appellent « teutoniques »). La querelle entre les catholiques et les orthodoxes, sous le gouvernement de Belgrade, est dénommée : querelle entre les Croates et les Serbes. Il est admis qu'il y a, dans le malheureux Reich — discipliné et mené par Berlin — certaines difficultés religieuses, mais elles sont confondues dans une condamnation générale d'hommes méchants qui maltraitent les Juifs, malgré que la question juive n'ait absolument rien à voir avec la religion. Malgré notre querelle avec Berlin au sujet de la question juive, nous n'en avons pas moins,

nous Anglais, une réelle sympathie culturelle pour ce Berlin. Et quand la tradition civilisatrice de Vienne lutte pour son existence même, la différence essentielle de culture *religieuse* entre Vienne et Berlin n'est jamais mentionnée en Angleterre.

Certes, une méprise sur l'Europe par des absurdités de ce genre est grave. Mais une méprise de cette sorte en politique intérieure anglaise est pire. A la longue, il nous faut bien « réaliser » les situations internationales, tandis qu'il en va autrement des situations nationales. L'énorme folie qui nous fait refuser de voir « ce qui est » en Irlande en est un exemple.

Cette folie est due, en ordre principal, à notre refus de reconnaître le facteur religieux. Non pas que la différence de religion parmi les Irlandais soit nécessairement destructrice. Elle peut s'arranger, avec le temps, et elle n'est plus virulente sauf dans un petit coin empoisonné de l'île. Mais de ne pas vouloir voir le caractère religieux du conflit, là où il reste virulent, est une déformation délibérée de l'un des plus importants problèmes devant lesquels se trouve une Angleterre ayant à faire face à de croissantes difficultés.

Ici aussi tout est tenté pour se débarrasser de la réalité à l'aide de termes faux. La race irlandaise qui, avec ses affiliations, compte quelque vingt millions d'individus de par le monde, est appelée : « les Irlandais du Sud ». Les orangistes, qui ne sont, en fait, qu'une simple majorité dans leur petit coin, sont appelés : « les Irlandais du Nord ». La frontière des six Comtés fut tracée de manière à n'inclure qu'autant de catholiques que le permettait le désir d'éviter l'apparence immédiate d'une majorité catholique. On y joua le même tour que Bismarck joua aux catholiques en fondant son Reich artificiel. Lui aussi y inclut tout juste assez de catholiques pour maintenir divisé le catholicisme germanique tout en s'assurant d'une majorité anticatholique soutenant Berlin.

La fatale détermination de maintenir la querelle avec l'Irlande porte ses fruits. Nous pouvons nous en rendre compte, après quatorze ans, par le spectacle donné à l'Europe entière par les meurtres et incendies orangistes de Belfast.

Que si on nous objecte que des atrocités locales de ce genre ne font à l'Angleterre aucun tort immédiat, nous répondrons que, neuf fois sur dix, les conséquences d'une mauvaise politique ne se déroulent qu'alors que la relation de cause à effet est oubliée.

Toutefois, même maintenant, un sentiment instinctif naît en Angleterre, prenant conscience que nous suivons la mauvaise voie en fomentant le trouble irlandais et en soutenant les loges maçonniques orangistes. Depuis longtemps les riches protestants de l'Ulster se sont mis à avoir des doutes quant aux avantages de ces progroms. Et ici, en Angleterre, on commence à se demander s'il est de notre intérêt de persister. Non, sans aucun doute, et il est certain que nous changerons de politique en fin de compte. Mais il est possible que le changement ait lieu trop tard...

Et l'intérêt capital de l'affaire tient en ce dernier point.

Depuis l'erreur capitale de Pitt, — essayant de détruire par décrets la nationalité irlandaise, — dans tous les problèmes irlandais, les solutions qu'imposait la nécessité ont évidemment fini par être adoptées : mais toujours trop tard! Et maintenant, il n'y a plus de faute à commettre si ce n'est celle de persister à soutenir les loges orangistes. Nous avons réussi à disperser la race irlandaise dans le monde entier en n'intervenant pas pour nourrir les populations lors de la famine. Grâce à nous, les Irlandais sont devenus, sur toute la surface du globe, nos ennemis permanents. Depuis le début, la raison de notre conduite ne varia pas : antagonisme religieux et donc culturel. L'héritage

de la longue et vaine lutte visant à détruire la religion des Irlandais et, avec elle, leur caractère national propre.

Alors que ce chapitre est clos, depuis longtemps, nous continuons à nous payer le luxe d'entretenir son souvenir et de nourrir son fantôme. Mais, chaque jour, cette façon de faire devient plus irréaliste et plus dangereuse.

L'opportunité se présente de revenir sur cette politique erronée avant qu'il ne soit trop tard. Les propriétaires fonciers des six Comtés — intensément anticatholiques — se rendent compte, depuis des années, des avantages d'une fédération avec le Sud. De même, les banques et les chemins de fer. Pour l'Angleterre, l'intérêt politique de fortifier ce que nous appellerons les forces conservatrices de l'île, est évident. Les avantages économiques ne le sont pas moins. Le seul obstacle est l'indulgence vis-à-vis de la haine des loges orangistes. Des gens en vue sont nombreux à être membres de ces loges, mais sans en être les chefs. L'esprit et la direction de ces loges sont à trouver dans la classe moyenne des protestants ulstériens et particulièrement à Belfast. Toute politique basée sur une haine religieuse aveugle s'écroulerait tout de suite si les dirigeants de ces loges orangistes ne sentaient pas que l'Angleterre est derrière eux. Sans ce soutien, il ne faudrait pas dix ans pour qu'on n'en parlât plus. L'Angleterre peut-elle se permettre de les soutenir plus longtemps?

\* \* \*

(Traduit de l'anglais.)

## Les rois archers de l'Égypte ancienne

En un siècle où tout change, mœurs, institutions, idées, préjugés, divertissements même, on est étonné parfois de découvrir, comme une antique demeure au milieu d'un quartier moderne, des aspects de civilisation qui sont restés identiques à ce qu'ils étaient depuis des temps immémoriaux. Les sports actuels, le football, le golf, les courses de bicyclette, laissent la place qui lui appartient à un divertissement typique d'autrefois : le tir à l'arc. Dans le nord de la Belgique et dans le Brabant subsistent de nombreuses gildes d'archers et celles-ci revendiquent encore comme autrefois le patronage de saint Sébastien et de saint Georges.

La pratique du tir à l'arc n'est plus actuellement qu'un pur délassément, depuis que l'arme primitive à petite portée a été supplantée par des armes à feu bien plus efficaces et bien plus précises. N'est-il pas d'autant plus étonnant de constater que le sport du tir à l'arc et tout l'outillage qu'il suppose se soient maintenus toujours pareils, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours?

Dès l'âge de la pierre, de nombreuses pointes de flèches attestent l'existence de ce mode de tir et certaines peintures paléolithiques de l'Espagne montrent déjà des arcs à courbure simple ou double. Pour des époques relativement récentes, quoiqu'éloignées de nous de quatre ou de cinq millénaires, les bas-reliefs de l'Égypte et de la Mésopotamie ont livré de nombreuses représentations d'archers s'adonnant au plaisir de la chasse ou intervenant comme acteurs principaux sur les champs de bataille.

Habités à ne voir que les monuments religieux et officiels de l'Égypte, nous sommes trop facilement portés à considérer

les sujets des Pharaons comme un peuple aux mœurs sévères et aux conceptions hiératiques; à examiner de plus près les tableaux qui contiennent principalement les tombes des grands personnages, nous pouvons nous rendre compte que les anciens habitants de la vallée du Nil ont été des hommes comme nous, prenant plaisir à la vie et se livrant pendant leurs moments de loisir à des exercices qui trouveraient leur équivalent dans les sports actuels.

Déjà dans les tombes de l'Ancien Empire (c'est-à-dire au 3<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.) les scènes de jeu occupent une place importante à côté des scènes de métiers et des scènes rituelles; en plaçant ces représentations dans sa « demeure d'éternité », le défunt espérait sans doute s'assurer la jouissance du spectacle de tous ces divertissements auxquels il avait pris plaisir de son vivant, lorsqu'il « marchait encore sur ses deux jambes ».

Dans les bas-reliefs des mastabas, les artistes retracent les détails du jeu de saute-mouton ou ceux du jeu de balle; mais ils prêtent une attention particulière aux jeux qui développent l'agilité et la souplesse et peuvent servir d'entraînement à la chasse et à la guerre; tels sont le maniement du bâton, les joutes navales, le lancement du javelot et surtout le tir à l'arc.

L'arc était une des armes les plus anciennement employées en Égypte et en Asie Antérieure. Si les pointes de flèches en silex découvertes dans tous les sites préhistoriques attestent déjà son existence aux âges lithiques, les plus anciens monuments figurés de l'Égypte nous montrent son emploi : des palettes primitives en schiste, pouvant dater des débuts de l'époque dynastique (vers 3600 suivant la chronologie la plus modérée), représentent des groupes de chasseurs armés d'arcs à double courbure, qui s'attaquent aux animaux du désert, tels que des lièvres, des antilopes et même des lions. D'autre part, l'appellation la plus ancienne que les Égyptiens aient donnée aux peuples qu'ils connaissaient, y compris les habitants de la vallée du Nil, était « les Neuf Arcs » et cette expression archaïque sera conservée dans la langue poétique de l'âge classique pour désigner les ennemis héréditaires des Pharaons (1).

A toutes les époques de l'Histoire, les archers occupent évidemment une place importante dans les scènes de guerre et de chasse. L'attitude des tireurs devait être familière aux dessinateurs, car ils parviennent à rendre le geste de l'extension et de la visée avec un sens aigu d'observation : au dire des connaisseurs, la manière de poser les doigts sur la corde est parfaitement correcte.

Au cours des fouilles pratiquées dans les nécropoles de l'époque dynastique, des arcs et des flèches, datant de diverses époques, ont été retrouvés en assez grand nombre. Tantôt ce sont des arcs simples, constitués d'une seule pièce de bois assez flexible pour supporter l'incurvation et la tension nécessaires; ailleurs ce sont des arcs composés, dont la force et la résistance ont été augmentées en collant ensemble dans le sens de la longueur un certain nombre de bandes de bois alternant avec des bandes d'os et de cuir. Ces objets étaient déposés dans les tombes pour permettre au personnage de reprendre dans sa vie renouvelée les parties de chasse que la mort avait interrompues. Ces scènes cynégétiques sont évoquées d'autre part dans les tableaux sculptés ou peints qui rendent les tombes si intéressantes. Les décorateurs funéraires ont parfois poussé la précaution jusqu'à représenter l'atelier où les armes étaient fabriquées, comme s'ils

(1) Un des plus anciens exemples en est fourni par un fragment de la tête de massue votive du roi « Scorpion », où une série d'arcs sont tenus en laisse par des enseignes royales : J. E. QUIBELL, *Hierakonpolis*, Part I, Londres, 1900, pl. XXVI<sup>e</sup>, 5.

voulaient ainsi assurer l'habitant de la tombe que jamais ses armes favorites ne lui feraient défaut (1).

Les arcs et les flèches devaient faire partie du mobilier funéraire normal de tout personnage d'importance puisqu'ils figurent souvent dans le catalogue d'objets qui constitue la décoration des sarcophages et des cercueils du Moyen Empire (2).

Bien qu'au cours des âges le mobilier funéraire ait pu se perfectionner, il comporte toujours un choix d'armes telles que des massues, des épées et naturellement aussi des arcs et des flèches. L'on connaît les belles représentations du tombeau de Ramsès III, où figurent sur un même panneau des cuirasses, des boucliers, et des armes de jet.

\* \* \*

Mais la prédilection des Pharaons pour les armes de qualité a surtout été mise en évidence par la découverte du tombeau de Toutankhamon : cette mine inépuisable de trésors contenait entre autres un très grand nombre d'arcs simples ou composés, de fabrication excellente. Ces armes étaient en même temps des œuvres d'art : elles avaient été soigneusement décorées de motifs en marqueterie ou de réseaux de fil d'or. Un grand étui triangulaire, dont les parois portent des scènes de chasse, incrustées en marqueterie de bois, d'os et d'écorce, devait servir à contenir les arcs lorsque le roi était en char. Des flèches de tout genre, les unes terminées par des pointes à ailerons, les autres par des tranchants transversaux en silex complétaient l'équipement du roi archer,

D'après les tableaux qui décorent certains coffrets déposés dans la tombe, nous pouvons facilement nous représenter le jeune prince de vingt ans se livrant au sport royal, soit qu'il se promènât à pied, suivi de ses veneurs, soit que, monté sur son char, il s'engageât dans les régions giboyeuses du désert. Il rapportait de ses randonnées les dépouilles d'autruches (3), dont les plumes servaient à parer les chasse-mouches royaux. L'un de ceux-ci fut déposé dans le tombeau et porte sur son manche une légende hiéroglyphique certifiant qu'il a été orné au moyen des plumes enlevées aux autruches que le roi lui-même a tuées au cours d'une expédition cynégétique dans le désert d'Héliopolis.

Mais, si nous devons en croire les tableaux qui décorent les pièces du mobilier royal, Toutankhamon s'était également attaqué au gros gibier et aux bêtes féroces, comme il était de tradition parmi les Pharaons, ses prédécesseurs. Le tableau de tradition parmi les Pharaons, ses prédécesseurs. Le tableau le plus évocateur se développe sur le couvercle d'un coffret peint, découvert dans la première chambre du tombeau. D'un côté le roi se lance au galop de ses chevaux contre les onagres et les ibex, dont un certain nombre s'écrasent sur le sol, tandis que de l'autre le roi fonce sur un troupeau de fauves et décoche à bout portant une nuée de flèches qui atteignent à coup sûr les lions menaçants, les uns roulent sur le sol et sont assaillis par les chiens de chasse; les autres, blessés à mort, se dressent, la gueule large ouverte, dans un dernier mouvement de défense. (4)

Pour arriver à cette habileté consommée, dont ils se faisaient gloire, les princes égyptiens devaient s'exercer au tir depuis leur âge le plus tendre, sous la direction de quelque archer expérimenté.

Le professeur H. Schäfer, conservateur du Musée égyptien de Berlin a réuni à ce sujet des documents curieux grâce auxquels nous pouvons nous imaginer comment les Pharaons du Nouvel Empire s'entraînaient au métier des armes (1).

Au témoignage des textes et des tableaux, il ressort que le roi Aménophis II (1447-1420 av. J.-C.) était un des meilleurs archers de son temps, il avait reçu ses premières leçons de tir de Mini, gouverneur de la ville de This et de la région des Oasis : ce dignitaire évoque dans un tableau de la tombe qu'il s'était fait creuser à Thèbes, l'honneur qui lui échet d'instruire le jeune prince dans le maniement de l'arc. Debout à côté de son élève, il lui montre comment il doit tenir son arme et de quelle manière il doit viser pour que la flèche atteigne sûrement son but. Comme le dit la légende accompagnant le tableau, le jeune Aménophis « prend plaisir à la leçon de tir dans la salle du grand palais de This », tandis que Mini « donne des indications pour l'instruction de tir et dit : « Bande ton arc jusqu'à tes oreilles. Tends ton [bras]... ô fils royal, Aménophis! »

Il semble que le prince ait montré de grandes dispositions pour cet exercice et ait pleinement profité des leçons de son maître d'armes, car plus tard il aimera à fixer le souvenir de ses performances sportives dans des tableaux et des inscriptions qui décorent les murs des temples auxquels il a fait travailler.

Le plus éloquent de ces témoignages se trouve sur un bloc de granit du troisième pylône de Karnak, dégagé il y a quelques années par M. Chevrier (2); une version assez semblable, mais fragmentaire, s'en est trouvée dans les ruines du temple de Médamoud (3).

Nous assistons à une séance de tir à la cible. Le roi s'avance dans son char, tiré par de fringants coursiers. Pendant la course, Aménophis vise et lance une série de flèches sur un écran constitué par une pièce de cuivre rectangulaire à côtés incurvés. La cible est assujettie à un pieu solide et a déjà reçu un certain nombre de décharges. Les inscriptions, rédigées dans le style emphatique de rigueur lorsqu'il s'agit du Pharaon, nous rendent compte de la justesse de tir dont a fait preuve Aménophis II : « le dieu bon, riche en puissance, qui manœuvre de ses deux bras à la face de son armée, fort (dans le maniement) de l'arc, tirant à coup sûr, sans que ses flèches manquent le but. Il tire sur les briques de cuivre et les pourfend comme un fourré de papyrus. Il n'a cure d'une pièce de bois, tant est grande sa puissance; lui, dont le bras est fort et qui n'a pas son pareil. C'est Monthou (le dieu de la guerre), lorsqu'il apparaît sur son char »,

Le document nous fait également connaître le résultat de ce beau succès sportif : « La grande cible de cuivre naturel, sur laquelle Sa Majesté a tiré est épaisse de trois doigts (= 6 cm.). Le Très Fort l'a transpercée de nombreuses flèches et les a fait sortir de trois paumes (= 20 cm.) au travers de cette brique; lui qui tire à coup sûr... et dont le bras se distingue, le maître de la force, Sa Majesté a accompli cet exploit à la face de tout le pays. »

Une autre fois, au dire du texte de Médamoud, la flèche traversa la cible métallique des sept neuvièmes de sa longueur!

(1) L. KLEBS, *Die Reliefs und Malereien des Neuen Reiches*, Teil, I, *Szenen aus dem Leben des Volkes*, Heidelberg, 1934, pp. 155-157; NINA et NORMAN DE GARIS DAVIES, *The tombs of Menkheperansonb, Amenmose and another* (nos 86, 112, 42, 226), Londres, 1933, pp. 11-12, pl. XI, XII, XXI; W. WRZESINSKI, *Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte*, Leipzig, pl. 80.

(2) G. JÉQUIER, *Les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire*, Le Caire, 1921, pp. 211-217; H. BONNET, *Die Waffen der Völker des Alten Orients*, Leipzig, 1926, pp. 118-173; W. WOLF, *Die Bewaffnung des altägyptischen Heeres*, Leipzig, 1926, *passim*.

(3) H. CARTER, *The tomb of Tut-ankh-amen*, vol. II, London, 1927, pl. LXII.

(4) H. CARTER et A. MACE, *Tut-ankh-amen*, London, 1923, vol. I, pl. L-LI; cf. W. WRZESINSKI, *Löwenjagd im alten Ägypten*, Leipzig, 1932 (= *Morgenland*, Heft 23), p. 19 et pl. 12-13.

(1) H. SCHÄFER « König Amenophis II als Meisterschütz », dans *Orientalistische Literaturzeitung*, t. XXXII (1929), pp. 233-244; IDEM, « Weiteres zum Bogenschessen im alten Ägypten », dans *Orientalistische Literaturzeitung*, t. XXXIV (1931), pp. 86-96.

(2) *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, Le Caire, t. XXVIII, p. 126.

(3) F. BISSON DE LA ROQUE, J.-J. AIRE et Et. DRIETON, *Rapport sur les fouilles de Médamoud* (1927), Le Caire, 1928, p. 145, n° 471.

Nous n'avons pas de raison d'évoquer en doute des témoignages aussi précis que ceux que nous venons de citer. Il est permis d'en conclure que les rois, grâce à l'entraînement auquel ils avaient été astreints pendant leur adolescence, joignaient au prestige de la dignité royale, une supériorité physique non moins appréciable. Nous saisissons dès lors la portée de cette autre inscription d'Aménophis II au temple d'Amada (1) où l'on vante sa vigueur en termes non moins éloquents : « Il est un roi au bras énergique et il n'y a personne qui soit capable de tendre son arc parmi ses guerriers parmi les princes des pays étrangers (les Hyksos) ni parmi les grands de Rethenou (c'est-à-dire de Syrie), car sa puissance est plus grande que celle de n'importe quel autre roi ».

Le document de Médamoud fait allusion à un défi lancé par le roi à tous les tireurs rassemblés autour de lui. La fin du texte est perdue, mais il va sans dire qu'Aménophis a dû sortir victorieux de l'épreuve.

Comme tous les textes et les tableaux mentionnés jusqu'ici se rapportent à Aménophis II, nous pouvons certainement admettre que ce Pharaon se distingua comme « sportsman » ; mais ce n'est certes pas une raison pour dénier des qualités semblables aux autres Pharaons de la même lignée. M. Schäfer nous montre à la lumière des documents que plusieurs rois de cette époque, comme Thoutmès IV et Ay, désiraient également transmettre aux générations à venir la mémoire d'exploits qui rappellent ceux de leur prédécesseur.

Le goût de l'hyperbole laudative, commun à tous les Orientaux anciens ou modernes, a dû pousser les artistes qui décoraient les temples et les palais de scènes de chasse à représenter les Pharaons sous un aspect héroïque, atteignant presque au même moment une quantité innombrable d'animaux qui tombent mortellement blessés par des flèches qui ne manquent jamais leur but ; mais, en faisant même la part de l'exagération, il n'en reste pas moins que la plupart de ces Pharaons étaient d'excellents tireurs.

Aménophis III (1411-1375) éprouvait une telle fierté de ses exploits cynégétiques qu'il fit graver une série de scarabées relatant qu'il avait abattu de ses propres flèches 102 lions pendant les dix premières années de son règne (2).

Au cours de leurs campagnes en Nubie et en Syrie, les Pharaons profitaient des moments de répit pour se livrer au noble déduit de la chasse. Thoutmès III eut ainsi l'occasion de chasser l'éléphant dans la région de l'Euphrate. Cette partie de plaisir risqua de tourner au tragique, car un des éléphants blessés, coincé entre le fleuve et un rocher, se retourna contre le roi et l'aurait mis en vilaine posture, n'eût été le sang-froid et le courage de l'officier Amenemheb qui s'interposa au bon moment et coupa la trompe au redoutable pachyderme. En reconnaissance, le roi le décora de colliers d'or.

Si la chasse au gros gibier et aux fauves était devenue pour le Pharaon un délassement, elle était restée dans une certaine mesure une œuvre d'utilité publique, puisqu'elle avait comme résultat de faire disparaître des animaux malfaisants et dangereux.

\* \* \*

Mais il était une autre raison pour laquelle les Pharaons attachaient un grand prix à l'habileté dans le maniement des armes, tant chez eux-mêmes que chez leurs sujets : le pays avait

besoin d'une armée bien préparée pour défendre et pour étendre ses frontières. Aussi les troupes égyptiennes s'entraînaient-elles continuellement au tir à larc, de manière à pouvoir se mesurer dignement avec les armées moins bien disciplinées des populations nomades qui vivaient en bordure de la vallée du Nil.

L'organisation et l'armement de ces troupes nous sont surtout connus depuis la fin de l'Ancien Empire. Les tombes des monarques de la Moyenne-Égypte contiennent des tableaux qui nous montrent avec force détails comment les soldats égyptiens et les mercenaires étaient équipés : ils portent des lances, des dagues, des arcs et de grands boucliers.

Dans une tombe de Beni-Hassan nous pouvons suivre comme dans un kaléidoscope tous les mouvements des exercices de lutte (1). Nous assistons, d'autre part, au siège d'une forteresse ennemie (2) : les soldats égyptiens s'approchent à l'abri de leurs boucliers jusqu'aux pieds du mur et dressent l'échelle qui permettra l'assaut décisif ; mais les défenseurs, postés derrière les créneaux, lancent une bordée de flèches sur leurs assaillants qui sont dans une position moins avantageuse. Quoique les inscriptions officielles ne parlent jamais que des victoires éclatantes du Pharaon, il est à supposer que les troupes égyptiennes subissaient parfois des pertes sanglantes. Dans un cas tout au moins les fouilles ont permis de mettre en lumière ce côté tragique des expéditions guerrières.

Il y a quelques années, H. Winlock, qui dirige les fouilles du Metropolitan Museum of New-York dans la nécropole thébaine, mettait à jour dans le cimetière de la XI<sup>e</sup> dynastie, à Deir-el-Bahari, une véritable catacombe, contenant une soixantaine de corps de soldats, morts au champ d'honneur au XXI<sup>e</sup> siècle avant notre ère (3). Les cadavres portaient encore la marque des flèches qui avaient manifestement été lancées d'en haut, probablement des tours de la forteresse ennemie ; les unes avaient perforé la boîte crânienne, d'autres avaient pénétré dans la poitrine ; dans de nombreux cas la pointe ou même le bois de la flèche étaient restés fixés dans l'os, nous laissant entrevoir l'horreur de ces mêlées dont le récit circonstancié est perdu pour nous.

Les rois eux-mêmes payaient de leur personne et les inscriptions célèbrent à l'envi la part active que certains d'entre eux avaient prise dans les combats où se jouait le sort de l'Égypte : c'est même ainsi que le nom de Sésostriis est resté célèbre dans la légende jusqu'à l'époque hellénique.

Les Pharaons n'étaient pas toujours à l'abri des coups de l'adversaire et la fameuse cachette des momies royales à Deir el Bahari nous a livré la preuve que l'un d'entre eux était mort à la tête de son armée. C'est la momie de Seqenra III, pharaon qui régna vers le XVII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ et qui joua un rôle actif dans la guerre de libération qui devait avoir comme résultat l'expulsion des envahisseurs Hyksos. Nous ne savons que fort peu de chose sur les vicissitudes de la lutte, mais nous pouvons être assurés que Seqenra, qui avait environ 40 ans, combattit vaillamment et mourut face à l'ennemi G. Maspero a essayé de reconstituer par l'examen des blessures dont la momie porte la trace, les phases de cette lutte corps à corps : « Seqenra, atteint à la mâchoire, tombe étourdi, les ennemis se précipitent sur lui, et deux coups portés tandis qu'il est à terre, l'un avec une hache au sommet

(1) P. E. NEWBERRY, *Beni-Hasan*, Part I, London, 1893 (Archaeological Survey of Egypt), pl. XIV-XVI.

(2) *Ibid.*, pl. XIV. Des scènes semblables se trouvent à Deshasheh ; FL. PETRIE, *Deshasheh*, London, 1898 (Egypt Exploration Fund, 15th Memoir), pl. IV) et à Saqqarah, J. E. QUIBELL et A. G. K. HAYTER, *Excavations at Saqqara, Teti Pyramid, North Side*, Le Caire, 1927 (Service des Antiquités de l'Égypte), Frontispice.

(3) H. E. WINLOCK, « *The Egyptian Expedition 1925-1927* », dans *The Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, New-York, 1928, Section II February), spécialement pp. 11-19.

(1) R. LEPSIUS, *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*, 1849-1859, III, Abth., Bl. 65a. Cf. H. SCHÄFER « Zu Herodot III, 21 », dans *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde*, Bd. XXXVIII, pp. 66-67.

(2) J. H. BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, Chicago, 1906 (1927), vol. II, § 865. Sur un autre scarabée (*ibid.*, § 864) le même Pharaon rappelle les péripéties d'une chasse au gibier sauvage qui eut lieu en l'an 2 de son règne et signale qu'il a abattu soixante-quinze pièces.

du crâne, l'autre avec une lance ou une dague au-dessus de l'œil, l'achèvent presque aussitôt... Les Égyptiens sortirent vainqueurs du combat qui s'engagea autour de leur chef, puisqu'ils réussirent à le relever et à l'emporter. Le corps, momifié rapidement sur place, fut expédié à Thèbes, où il reçut la sépulture (1). »

Grâce à l'action énergique des princes de Thèbes, en qui s'incarnait la liberté nationale, les Hyksos furent refoulés hors du pays au cours du siècle qui suivit le règne de Seqenenra. Si les dominateurs étrangers n'ont laissé que peu de traces dans la civilisation égyptienne, ils ont cependant familiarisé les habitants de la vallée du Nil avec le cheval et le char à deux roues : ce mode de locomotion, dont l'invention nous semble si simple, fut ignoré des Égyptiens jusqu'à l'arrivée des Rois Pasteurs. Mais une fois qu'on se rendit compte des services qu'il pouvait rendre, l'usage en devint fréquent. Cette acquisition nouvelle devait amener d'ailleurs dans l'organisation militaire une profonde transformation. Jusque là les effectifs égyptiens se composaient exclusivement de troupes d'infanterie; dorénavant ils comporteront des unités montées sur des chars. Chaque véhicule peut porter deux hommes : l'un d'eux sert de cocher, tandis que l'autre manie des armes et tient un grand bouclier de la main gauche.

Dans les grands tableaux de guerre, le Pharaon sera toujours représenté debout dans son char, resplendissant dans l'éclat de son appareil guerrier et conduisant ses troupes à la victoire. Tantôt il tiendra les rênes dans ses mains, tantôt il les passera autour du corps pour tendre son arc et répandre la terreur dans les rangs ennemis. Alors que les chars sont généralement montés par deux hommes, le char du Pharaon ne porte que son royal occupant, isolé dans sa grandeur héroïque.

C'est sous cet aspect que nous apparaissent dorénavant tous les grands conquérants, les Thoutmès, les Sèti et les Ramsès. L'un de ceux-ci, Ramsès II, resté célèbre dans la tradition sous le nom de Sésostris, aimait à évoquer un épisode mémorable de la campagne qu'il avait menée en personne contre les Hittites en l'an 5 de son règne. A la tête de sa charrerie, il avait traversé victorieusement la Palestine et la Syrie et, précédant le gros de son armée, il s'appropriait à mettre le siège devant le réduit des forces coalisées des Hittites, la ville de Qadesh sur l'Oronte. Comme il s'avancait imprudemment sur son char, il se vit brusquement cerné par les troupes ennemies et privé de toute possibilité de retraite. Mais Ramsès, qui avait une âme de paladin et comptant sur la vigueur de son bras, ne se laissa pas décontenancer. Fort de l'appui d'Amon, le dieu dynastique, et de Menthou, le dieu de la guerre, il s'élança au milieu de ses adversaires, et fit si bien qu'au bout de la journée il avait rétabli la situation et avait forcé les Hittites à se replier sur la ville (2).

Des scènes semblables à celles que décrivent les textes épiques de Ramsès II décorent les murs extérieurs des grands temples du Nouvel Empire. Parfois les artistes se contentent de résumer toute la campagne dans la personne du Pharaon qui se jette dans la mêlée au galop de ses chevaux : les ennemis, atteints par les flèches ou par le glaive du roi vainqueur, s'abattent sur le sol dans un geste d'impuissance et sont piétinés par les coursiers. Dans les tableaux plus développés, nous assistons à toutes les péripéties de la campagne : à côté du roi interviennent les armées égyptiennes qui se ruent à pied ou en char contre les forces ennemies, mettent le siège devant les villes fortifiées

et rentrent triomphantes en Égypte, ramenant des prisonniers et du butin.

\* \* \*

Pour nous, qui aimons à considérer les monuments égyptiens sous l'angle historique, les tableaux et les récits de guerres, comme ceux que nous venons de citer, constituent des documents qui l'emportent de loin en importance sur les tableaux de chasse : les premiers permettent de reconstituer quelques pages de la grande histoire, tandis que les seconds n'ont qu'un intérêt épisodique en ce qu'ils nous montrent un aspect caractéristique de la vie ordinaire du Pharaon. Ils rentrent donc plutôt dans la petite histoire. Et cependant il semble bien que les Pharaons aient éprouvé autant d'orgueil à étaler leurs exploits cynégétiques qu'à immortaliser leurs hauts faits de guerre : en effet, sur plusieurs monuments du Nouvel Empire les tableaux de guerre et les scènes de chasse se font exactement pendant et sont distribués d'une manière à peu près identique. Dans l'une et l'autre catégorie de compositions le roi, de grandeur surhumaine, apparaît dans son équipage, suivi de ses officiers et de ses gardes du corps, et accompagné parfois de son chien ou de son lion apprivoisé; il tend son arc ou brandit sa lance dans un geste plein de calme et de grandeur héroïque. Seule la scène qui se développe devant le Pharaon est différente : dans le premier cas, le champ est couvert de troupes ennemies débandées et exposées aux traits du roi, tandis que dans le second, la plaine montagneuse ou marécageuse est parsemée d'animaux du désert, les uns s'enfuyant, les autres s'écrasant sur le sol.

Un excellent exemple de ce parallélisme rigoureux se voit sur le coffret du tombeau de Toutankhamon dont il a été question plus haut et qui peut passer pour une des œuvres les plus délicates de la peinture de la XVIII<sup>e</sup> dynastie (1). Chacun des deux grands panneaux de la caisse proprement dite porte une scène de guerre exaltant le triomphe du roi, d'une part sur les Asiatiques, d'autre part sur les Africains; cette idée de triomphe est symbolisée également sur les deux petits panneaux latéraux par l'image du griffon royal terrassant les ennemis. Le couvercle bombé est réservé à deux tableaux de chasse dont la composition semble calquée sur celle des tableaux guerriers : d'un côté le roi s'attaque aux lions, de l'autre à des animaux moins redoutables, tels que des gazelles, des onagres, des panthères et des autruches.

Les scènes, peintes ici suivant un procédé qui se rapproche assez de la miniature, ne sont probablement que la réduction de bas-reliefs à grande échelle destinés à décorer les murs extérieurs des temples et qui rappellent dans leur esprit certaines séries de tapisseries du XVII<sup>e</sup> siècle commandées par nos souverains aux ateliers bruxellois. Ce n'est certes qu'un effet du hasard que pour l'époque de Toutankhamon nous n'en connaissons qu'un infime fragment, noté par Prisse d'Avennes au milieu du siècle dernier (2). En revanche, une série de bas-reliefs du temple de Medinet-Habou, magnifiant les exploits cynégétiques de Ramsès III, plus jeune d'un siècle et demi, nous sont parvenus à peu près intacts.

A cause des proportions adoptées ici par les sculpteurs, l'impression première est peut-être plus forte, mais la qualité artistique de ces œuvres, qui portent déjà la marque d'un style décadent, est de loin inférieure à celle des peintures de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Devant ces compositions, si simples et si claires dans leur distribution, nous sommes encore saisis, à trois mille ans de distance,

(1) G. MASPERO, « Les Momies royales de Dêir-el-Baharî », dans les *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, t. I, Paris, 1889, pp. 526-529.

(2) Le texte historique et le poème relatifs à cette campagne sont traduits e. a. dans G. ROEDER, *Ägypter und Hethiter*, Leipzig, 1919, pp. 24-35 (= *Der Alte Orient*, 20, Jahrgang).

(1) H. CARTER and A. C. MACE, *The Tomb of Tut-ankh-amen*, vol. I. London, 1923, pl. L-LIV.

(2) E. PRISSE D'AVENNES, *Monuments égyptiens*. Paris, 1847, pl. XI, n° 1. Gfr. W. SPIEGELBERG « Jagddarstellungen auf dem Deckel der Truhe des Tut-anch-âmon », dans *Berichtszungen der Kunstwissensch. Gesellsch. in München im Jahre 1925*, 18 Juni, pp. 126-128.

par la majesté presque olympienne que respire la figure du roi combattant.

Mais pour l'Égyptien cette impression correspondait à une réalité : à ses yeux le Pharaon était un être surhumain dont les actions étaient dirigées par le bras des dieux. Parfois l'artiste complète les tableaux de guerre que nous venons de décrire en plaçant derrière le roi le dieu de la guerre Menthou à tête de faucon qui aide son protégé à tendre l'arc et assure la direction de son tir.

Nous comprenons, dès lors, la vaillance presque téméraire que déploie devant l'ennemi un Thoutmès III ou un Ramsès II : qu'a-t-il à craindre de ses vils adversaires puisqu'il travaille au nom du dieu national Amon-Ra et qu'il est secondé par Menthou, Baal et la redoutable Sekhmet? Quelle grandeur épique se dégage de la prière que Ramsès II adresse à Amon alors qu'il se voit cerné par les confédérés hittites (1) : « Je crie vers toi, mon père Amon. Je suis au milieu d'ennemis que je ne connais pas. Tous les pays barbares se sont ligüés contre moi; je suis tout seul et il n'y a personne avec moi. Mes troupes innombrables m'ont abandonné et aucun de mes charriers ne s'est préoccupé de moi. Lorsque je crie vers eux, aucun d'eux ne m'entend. Mais lorsque je lance mon appel, je constate qu'Amon m'est plus utile que des millions de fantassins et des centaines de milliers de chars, ou que dix mille frères et enfants animés d'un seul désir. L'œuvre de beaucoup d'hommes n'est rien; Amon vaut mieux qu'eux tous. Je suis venu jusqu'ici en conformité avec la parole de ta bouche, ô Amon, et je ne me suis pas écarté de tes desseins. Je lance ma prière jusqu'aux confins des pays et ma voix a atteint Hermonthis (ville de Menthou, voisine de Thèbes); je constate qu'Amon arrive dès qu'on l'appelle. Il me tend la main et je suis dans la jubilation; il crie derrière moi : « En avant! en avant! » je suis avec toi, moi, ton père. Ma main est avec toi et je vau mieux que cent mille hommes, moi, le maître de la victoire qui aime la vaillance. »

Pour que les poètes officiels aient pu prêter des sentiments aussi héroïques à leur souverain, il fallait que celui-ci fût un vrai paladin et que dans les batailles ses troupes se sentissent galvanisées par sa valeur.

La conviction que les dieux de l'Égypte seraient à leurs côtés décuplait encore l'assurance de ces pharaons dont tous reconnaissent la force redoutable. Et nous-mêmes, en contemplant la momie émaciée du grand Ramsès, nous ressentons encore une impression de respect devant la haute stature de ce guerrier qui répandit jadis la terreur parmi les peuples barbares et dont les bras ont manié sur les champs de bataille la lance, l'épée et l'arc.

De même qu'à son retour à Ithaque Ulysse, montra son incontestable supériorité en maniant l'arc que les prétendants tentaient vainement de bander, des rois comme les Ramsès ou les Aménophis s'étaient acquis auprès de leurs contemporains la réputation d'être des archers nonpareils « dont la force était plus grande que celle de n'importe quel autre roi étranger ». N'auraient-ils donc pas mérité à tout égard le titre de « roi des archers »?

BAUDOIN VAN DE WALLE.

Chargé de cours à l'Université de Liège.

(1) SELIM HASSAN, *Le poème dit de Pentaour et le rapport officiel de la bataille de Qadesh*, Le Caire, 1929, pl. LIII-LXI. A. ERMAN, *Die Literatur der Ägypter*, Leipzig, 1923, p. 329.

## Un « petit monde d'autrefois » en Campine

Nous connaissons fort mal la façon de vivre et de penser de nos aïeux sous l'ancien régime. Sur l'affirmation d'écrivains français ou d'expression française, à commencer par Voltaire pour continuer par les historiens libéraux de l'époque romantique, on se représente le XVIII<sup>e</sup> siècle belge comme une période d'ignorance, d'abrutissement et de bigoterie.

Evidemment, la triste situation dans laquelle se trouvaient nos provinces par suite de la fermeture de l'Escaut et de la perte de nos débouchés obligeait les Belges à vivre repliés sur eux-mêmes et les empêchait d'exercer un rayonnement intellectuel semblable à celui qu'ils avaient répandu sur le monde entier à la période splendide de Charles-Quint. Néanmoins la vie purement locale que nous étions obligés de mener à cette époque, dans le domaine économique comme dans le domaine politique, était loin d'être une vie d'atonie intellectuelle.

Il ne faut pas se laisser tromper, comme l'a fait M. Pirenne lui-même dans le jugement sévère qu'il porte sur l'Université de Louvain au XVIII<sup>e</sup> siècle, par les documents officiels. Ceux-ci émanaient, ne l'oublions pas, de fonctionnaires partisans de l'*aufklaerung*, du règne des lumières, prôné dans les sphères gouvernementales autrichiennes sous Marie-Thérèse et Joseph II, et pour se faire bien voir à Vienne il fallait dénigrer et critiquer d'une façon injuste et acerbe l'esprit traditionnel de notre pays.

Aussi, lorsque cessant de puiser aux sources officielles, on a la bonne fortune de trouver des documents d'ordre privé, lettres, mémoires, etc., hélas! trop rares, on est étonné de constater combien la vie intellectuelle était développée, même dans des régions pauvres et purement rurales comme la Campine.

C'est ce que révélera à beaucoup de gens la lecture d'un récent ouvrage sorti de la plume aussi infatigable qu'érudite du chanoine Dr Floris Prims, archiviste de la ville d'Anvers. En lisant la vie de Charles-Théodore Le Bon (1), qui fut membre du Congrès National en 1830-1831, on lira non seulement, la vie d'un véritable saint, martyr de son devoir, et d'un grand patriote au sens le plus élevé du terme, mais on pénétrera dans « un petit monde d'autrefois », dont la simplicité patriarcale et pleine de charme n'exclut pas l'activité littéraire et intellectuelle.

Ce « petit monde », dans lequel sera élevé, à la fin de l'ancien régime, ce futur constituant, avait son centre à Gheel, cette localité qui chez beaucoup d'esprits simplistes n'évoque que les soins qu'on y donne aux maladies mentales, mais qui, à tant d'autres points de vue, mérite de retenir l'attention de l'historien, de l'archéologue, du folkloriste, comme du sociologue, de l'économiste et du médecin.

Cette charmante bourgade, qui pourrait à juste titre se qualifier de centre moral de la Campine anversoise, comptait déjà près de sept mille habitants à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Chef-lieu d'un quartier du marquisat d'Anvers, elle étendait sa juridiction à quatorze villages et, avec ses deux magnifiques églises, son chapitre de chanoines et ses établissements hospitaliers, elle

(1) FLORIS PRIMIS, *Karel-Théodore Le Bon*, Een halve eeuw Kempische geschiedenis (1777-1844). Librairie Veritas, 21, rue des Tanneurs, Anvers, 1935.

pouvait passer pour riche au milieu d'une des régions les plus pauvres du pays. Grâce à son industrie, spécialement à la filature de laine et à la draperie, et à son important marché de beurre et de céréales, elle constituait un centre de vie économique. Mais plus encore elle s'affirmait comme centre de vie intellectuelle. Siècle important de judicature, avec un tribunal de sept échevins et un drossard, Gheel comptait plusieurs avocats; les soins à donner aux déments y avaient attiré des médecins; une chambre de rhétorique, dénommée *de Brembloem* (la Fleur de genêt), ayant pour devise *Al met ter tijd*, y prospérait; la bourgeoisie, tout en restant en relations cordiales avec la population agricole et avec la classe ouvrière, témoignait de soucis d'ordre élevé au point de vue littéraire et culturel. Mais ce qui distinguait surtout Gheel c'était son « école latine », accrue depuis 1737, d'un cours de dialectique, ou de logique, préparatoire à la philosophie et aux études universitaires. Ce cours avait eu beaucoup de succès et avait assuré au collège une réputation telle qu'il comptait le nombre, très considérable pour l'époque, de près de 300 étudiants tous internes. La plupart d'entre eux venaient des régions lointaines du pays et même de l'étranger, particulièrement du Brabant septentrional, où le régime sectaire imposé par le gouvernement des Provinces-Unies aux « terres de généralité », toujours traitées en pays conquis, empêchait les jeunes catholiques de trouver chez eux un enseignement conforme à leurs convictions religieuses. Rien ne prouve mieux la valeur de l'enseignement donné par le Collège de Gheel que le fait que vingt-deux de ses anciens élèves avaient conquis à l'Université de Louvain la place de *primus* de la *Faculté des Arts*, nom que l'on donnait à cette époque à la Faculté de Philosophie et Lettres.

La réputation de cette « école latine » était telle que, dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, Louis Le Bon, issu d'une famille originaire de l'Artois et fixée depuis plusieurs générations à Menin, est envoyé par ses parents à Gheel pour y faire ses humanités. Son fils Jacques-Louis imite cet exemple et la force d'attraction exercée par le centre intellectuel campinois est telle qu'il s'y fixe définitivement. Charles-Théodore Le Bon, le héros du livre du chanoine Prims, acheva sa rhétorique en 1796, à la veille de l'application des mesures destructrices promulguées par les autorités révolutionnaires françaises; il avait été chargé par son professeur, le recteur Budts, de prononcer à la distribution des prix le discours latin-traditionnel.

Toute la correspondance de Charles-Théodore Le Bon montre qu'en plus du latin qu'il possédait à fond et de sa langue maternelle qu'il n'avait cessé de parler et de cultiver, il écrivait le français avec correction et même avec élégance. Rien ne prouve mieux qu'une si complète formation combien Gheel était à cette époque un centre de vie intellectuelle. Il allait aussi être un de ces centres de vie religieuse et de vie nationale qui en résistant à la domination étrangère allaient rendre possible la création de la Belgique actuelle. Grâce à divers facteurs, tels que son collège, son organisation hospitalière d'origine ecclésiastique, grâce aussi aux nombreuses personnalités formées dans sa célèbre école latine, Gheel avait de tout temps montré le plus grand attachement à la religion catholique. Aussi lorsque se déclina la tourmente jacobine, lorsque les couvents furent supprimés, les églises fermées et que, par décret du 31 mai 1798, le doyen Tubbax et ses deux vicaires furent condamnés à la déportation, ce qui équivalait à un arrêt de mort, la population résista énergiquement. Il faut lire dans le beau livre du chanoine Prims les détails relatifs à la « bagarre de Gheel », à la guerre des paysans et aux autres épisodes de la vie politique et religieuse de la bourgade campinoise sous la domination française et sous le régime hollandais. Plus intéressants encore sont les chapitres consacrés

à la révolution de 1830 à Gheel, où le drapeau brabançon est arboré dès le 2 septembre et où les Le Bon sont parmi les premiers à porter les trois couleurs, et à l'activité de Charles-Théodore Le Bon comme bourgmestre et comme membre du Congrès National. Les lettres inédites qu'il écrit de Bruxelles à sa femme, en signant la première d'une façon humoristique : « *Hel 200<sup>e</sup> deel van den Koning van Belgie* », permettent de faire revivre les principaux épisodes de l'activité de nos constituants. Des documents utilisés par le chanoine Prims dans les chapitres suivants nous permettent de nous rendre compte des répercussions à Gheel et sur l'opinion de ses habitants de la campagne des Dix-Jours, des premières élections législatives, de la visite du roi Léopold I<sup>er</sup>, du déclin et de la fin de l'unionisme, des luttes électorales à la province et à la commune, luttes qui devaient avoir leur répercussion tragique dans les mobiles qui poussèrent un assassin à faire disparaître le bourgmestre qui incarnait à la fois le parti belge et le parti catholique et qui expira en disant : « Je meurs pour la foi. Je remets mon âme à Dieu. »

Au foyer paternel de Charles-Théodore Le Bon, comme à son propre foyer, la langue usuelle reste toujours le flamand. Il est fidèlement attaché à cette langue et s'en sert pour écrire des vers, dont plusieurs, tels que ceux où il exalte le lion belge et tourne en dérision la loutre hollandaise, sont d'inspiration patriotique. Aussi sera-t-il l'un des premiers à protester contre la francisation radicale provoquée par la révolution de 1830. Conjointement à Hyacinthe Colins, juge d'instruction à Anvers, il obtint du Conseil provincial, le 17 juillet 1840, une première atténuation à cette politique linguistique exclusive qui devait plus tard causer tant de difficultés à la patrie belge. Il était décidé que seules des personnes connaissant le flamand pourraient être nommées aux fonctions de l'administration provinciale impliquant des relations directes avec la population; que tous les imprimés devraient être rédigés dans les deux langues et que la correspondance, tant avec les autorités administratives qu'avec les administrés, devait se faire de préférence en flamand.

Le service qu'il avait ainsi rendu à la population flamande valut à Charles-Théodore Le Bon le titre de membre d'honneur de la célèbre société littéraire *De Olijftak*, d'Anvers.

La clairvoyance de Charles-Théodore Le Bon en matière linguistique était d'autant plus remarquable que, comme nous l'avons dit, il parlait et écrivait le français d'une façon correcte et même élégante. Il comprenait que l'ardent et sincère patriotisme, qui lui avait valu la *Croix de fer* pour les services rendus à la cause nationale au cours et au lendemain de la révolution de 1830, se conciliait fort bien avec la place que sa langue maternelle avait le droit d'occuper au sein de la patrie belge. *Defunctus adhuc loquitur*.

La religion, la patrie, la langue furent ainsi le triple idéal pour lequel vécut Charles-Théodore Le Bon. On ne peut qu'admirer « le petit monde d'autrefois », où s'est formée cette âme d'élite, et l'on serait mal venu, après avoir lu le livre du chanoine Prims, de parler encore de l'ignorance et de l'abrutissement de nos provinces à la fin de l'ancien régime.

Vicomte CHARLES TERLINDEN.  
Professeur à l'Université de Louvain.

## Livres de nature

Le sentiment de la nature revient-il à la mode? On le croirait volontiers si l'on parcourt, au mois des vacances, nos Ardennes encombrées de campeurs. Sans doute, le snobisme aidant, cette pullulation de tentes blanches ou orangées est aussi le fait d'une mode. Mais il faut convenir que nos contemporains en remontreraient à leurs parents sur le chapitre de la vie au grand air. Il n'y a pas si longtemps encore les vacances consistaient en un changement de domicile. Avec cette circonstance aggravante que, neuf fois sur dix, on délaissait le home confortable pour s'installer, le plus précairement du monde, dans un appartement de hasard. L'étiquette des plages et villes d'eaux exigeait que l'on changeât de toilette au gré des occupations fort civiles dont se tissait la journée du villégiatureur. Les dames exhibaient tout un trousseau de robes compliquées. Les messieurs souffraient le supplice du faux-col. Quant aux enfants, vêtus de propreté candide et de lin frais, on leur demandait surtout de ne point se salir.

Nous avons innové. Non sans quelque audace. Sous prétexte de retourner aux délices d'Eden, certains — et certaines — d'entre nous confondraient facilement liberté et licence. Si le nudisme intégral semble bien réservé à la page du caricaturiste dans les hebdomadaires de l'humour, il reste que le débraillé sévit, pour la plus grande confusion du genre humain, à l'heure du bain de soleil. Soit dit en passant, il est affligeant de constater combien l'humanité moyenne est riche en grotesques de tout poil. La plupart des animaux sont bien proportionnés. Un chien des rues, s'il n'est pas beau, est du moins décent. Seul, l'homme (et, pour être galant, nous prendrons le mot dans son sens générique) est affligé de toute cette série d'accidents qui vont de l'obésité aux varices. Mais ce n'est pas ici le lieu de prêcher l'eugénisme ou, à son défaut, la vertu de modestie.

On disait donc que les vacances signifient, de plus en plus, une période de détente et d'air pur sous le grand soleil du Bon Dieu. Les scouts ont entraîné leurs parents, longtemps réfractaires, sur le sentier de la forêt. Les joies saines de la vie libre trouvent leurs poètes lyriques. Il nous souvient d'avoir lu, récemment, sous la plume de Titayna, un hymne au camping qu'on eût voulu traduire en latin de Lucrèce. Et comment ne pas croire à la conversion des « civilisés » les plus endurcis, quand un Jean Cocteau lui-même n'hésite pas à retrouver son enfance sur un petit bateau qui va sur l'eau?...

\* \* \*

Mais — et j'en reviens à ma première question — le sentiment de la nature y a-t-il gagné?

Je me permets d'en douter depuis une conversation que j'avais l'autre jour avec un de nos plus aimables poètes : Adolphe Hardy. Adolphe Hardy n'est pas seulement l'auteur délicat de la *Route enchantée*, dont tous les amis des lettres souhaitent la réédition. C'est aussi un de nos naturalistes les plus attachants. Il y a deux façons d'étudier les plantes et les animaux. Les savants de laboratoire découpent les grenouilles en quatre, en huit, en seize ou en trente-deux, à moins qu'ils n'examinent au microscope la poussière diaprée des ailes du papillon. Adolphe Hardy va saluer la rainette au bord de l'étang; et il est bien trop distrait par le vol du machaon pour songer à l'emprisonner dans les mailles d'un filet rose. Qui n'a pas entendu cet amant de la nature conter les mystères du carrousel des freux ou de la fidélité

des rossignols ignore ce que la poésie des choses simples ajoute à la poésie des cœurs purs.

Or Adolphe Hardy confiait à quelques amis sa déception. Parmi tous ces gens qui, juillet venu, envahissent nos bois, nos coteaux, nos rivières, quels sont ceux qu'une initiation — la plus sommaire — aux secrets de la nature prépare à goûter pleinement la joie des vacances? Ils se compteraient sur les doigts. Bien peu sont capables de distinguer, sous la futaie, une dizaine d'essences, de nommer par leur nom les oiseaux dont ils entendent, matin et soir, le concert. Les herbes médicinales sont, pour ainsi dire, inconnues. Et que de cèpes, que de chanterelles succulentes pourrissent dans le terreau parce que les promeneurs, inquiets, manquent des connaissances élémentaires pour écarter de la cueillette les champignons vénéneux! Mais il y a plus grave, plus affligeant. Les campagnards se plaignent — à bon droit, souvent — des dégâts que causent aux prairies, aux haies, aux moissons les campeurs vandales. Mêmes doléances chez les forestiers. Des scouts n'hésiteront pas à dévaster de jeunes plantations pour allumer ce feu de camp qui devrait les rappeler au respect de leur idéal. Qu'ils lisent *Mes aventures de chasse, de guerre et d'espionnage*, un gros livre que vient de publier leur fondateur à tous, le général Baden-Powell : et ils verront, aux derniers chapitres, combien le sens de la nature est inséparable de l'esprit « scout ».

\* \* \*

Il faut donc faire l'éducation du public, lui apprendre — patiemment — à connaître, pour les mieux aimer, les fleurs, les oiseaux et les bêtes des bois.

Et notre propos serait d'insister aujourd'hui sur les rares mérites d'une collection (la Collection des « Livres de nature ») bien propre à favoriser cette éducation par la joie. Car tous les volumes qu'elle présente sont écrits d'une plume alerte : l'intérêt est multiplié par le plaisir.

Le directeur de la Collection est un Français : Jacques Delamain. Les volumes, qui paraissent sous une couverture illustrée verte et blanche, sont édités chez Stock. Mais la plupart des collaborateurs sont étrangers. Des trente-cinq numéros publiés, j'en compte une bonne vingtaine dus à des Américains, à des Anglais, à des Autrichiens, à des Tchèques, à des Russes... Les littératures du midi ne sont guère représentées au catalogue des « Livres de nature ». C'est une première constatation, sur laquelle il conviendrait d'insister quelque peu.

Certes, il serait abusif de prétendre que les Italiens ou les Espagnols, par exemple, ne sont pas sensibles au charme de la nature. Il n'en est pas moins vrai que l'homme les intéresse plus immédiatement que le décor où il se meut. Ce caractère profondément « humain » de l'art italien a frappé tous les visiteurs de l'Exposition du Petit-Palais. A cet égard, les Français sont plus proches du midi que du nord. Il a fallu le romantisme — c'est-à-dire l'intrusion des littératures nordiques — pour que le poète français se mît à célébrer avec quelque insistance le charme du paysage. On ne s'étonnera donc point que M. Jacques Delamain ait surtout cherché ses collaborateurs au delà des frontières. Les Anglo-Saxons, tout particulièrement, ont ce don d'enfance qui permet au civilisé d'accueillir Robinson comme un frère spirituel. Le scoutisme est né chez eux. Et ils apportent, dans leur façon de vivre sous le ciel, une telle ingénuité, une telle fraîcheur que nous serions tentés — sceptiques que nous sommes — d'y voir comme une pose.

Je n'ai point le loisir d'analyser ici, l'un après l'autre, chacun de ces livres de nature. Je me contenterai de signaler ceux qui m'ont — personnellement — ravi. Tout en faisant observer qu'il s'agit d'un choix tout à fait subjectif et que le pêcheur de truites,

par exemple, pourra trouver passionnant tel petit volume de Tony Burnand que je juge, pour ma part, un peu technique.

\* \* \*

Jacques Delamain lui-même est responsable de deux volumes (n° 3 et n° 20) : *Pourquoi les oiseaux chantent* (avec une préface des Tharaud) et les *Jours et les nuits des oiseaux*. L'ornithologie devient, ici, tellement aimable que je défie bien le lecteur de serrer les bouquins dans la bibliothèque : il les emportera dans la clairière et, assis sur le tronc d'arbre où la mousse fait sa caresse, il prendra le plus vif plaisir — un plaisir de curiosité passionnée — à repérer, dans l'orchestre sous la feuillée, la note de la mésange, de la fauvette, du tarin. Les livres de Jacques Delamain se recommandent surtout par leur poésie. J'aime à mettre l'accent sur cette qualité pleine de séduction, parce que quelques-uns des derniers volumes qui ont paru me font l'effet de sacrifier au didactisme.

Voici, pour rester chez les Français, *Clairière*, de Constantin Weyer (n° 8), lequel vient de signer, dans la même collection, une sorte de vade-mecum du parfait sportif. Ce Français est plutôt Canadien. Et son exemple confirmerait ce que nous disions tout à l'heure des littératures anglo-saxonnes. Le naturaliste qui se révèle chez Constantin-Weyer est du genre « trappeur ». C'est dire qu'un souffle particulièrement viril soulève des pages toutes parfumées de l'arôme des épicéas.

Jean Rostand, le fils d'Edmond, est l'auteur de la *Vie des crapauds* (n° 22) et de la *Vie des libellules* (n° 33). On sait que l'observation la plus minutieuse préside aux enquêtes de ce naturaliste né d'un poète. Henri Fabre, dont le nom vient immédiatement sur les lèvres, avait, plus que Jean Rostand, le don d'évocation. Les entomologistes professionnels trouveront grand profit à lire tout ce que leur apprend Rostand au sujet de l'Odonate. Mais nous sommes plus nombreux à baptiser la libellule « Demoiselle » ; et nous attendrions d'un titre aussi prometteur des évocations dansantes sur l'eau du lac. On ne peut pas tout avoir. Regrettons pourtant que le souci de précision scientifique étouffe, chez le fils d'Edmond Rostand, la fantaisie. Les crapauds qui bavaient tous ensemble, dans la forêt de *Chantecler*, ne reconnaîtraient point leurs frères dans ces crapauds étiquetés, au nom latin, qui ne nous cèlent ni le temps de leurs amours, ni le détail de leur tube digestif.

Et je citerai encore, pour ne point m'attarder, un remarquable Gaston Chéreau : *Chasses et plein air en France* (n° 31). Le romancier de *Champi-Tortu* n'a peut-être point, au palmarès des lettres françaises, la réputation que mérite son style dru. Le sentiment de la nature participe, dans ce beau volume, d'une ivresse dionysiaque. Voilà, par excellence, un livre de santé ! A l'heure où les chlorotiques et les anémiés font confiance de leurs céphalalgies, il y a plaisir — vraiment — à rencontrer un homme en belle humeur. Cheveux au vent, le teint frais, bon pied, bon œil, enthousiaste et gaulois, Gaston Chéreau, du bout de son fusil, nous indique les raisons de nous réjouir : elles sont mille.

\* \* \*

Passant aux auteurs étrangers, je relèverai d'abord le nom de Karel Capek. J'ignorais, avant d'avoir lu l'*Année du jardinier* (n° 25), ce qu'est l'humour tchèque. J'incline désormais à croire qu'il ne le cède en rien aux fantaisies les plus cocasses de Mark Twain. — Mais le sentiment de la nature ? — Il éclate à chaque page de ce « diary » drolatique et original où le jardinier amateur nous est présenté dans les situations les plus quotidiennes et les

plus invraisemblables. Tout le monde a pu éprouver les difficultés qui surgissent dès lors qu'il s'agit d'amorcer un tuyau d'arrosage, de tondre une pelouse. Mais nul mieux que Karel Capek ne dégage les leçons d'optimisme souriant que propose, chaque soir, le jardin de banlieue au banlieusard doucement obstiné. Et il y a aussi les manies, aussi fréquentes que du temps de La Bruyère, de l'amateur d'oignons et de l'amateur de prunes. Des dessins au trait, dus à la verve ironique du propre frère de l'auteur, achèvent de donner à ce volume son caractère savoureux.

Et je devrais m'étendre sur ces monographies épiques — *Bambi le chevreuil*, *Tarka la loutre*, *La Saga de l'élan*, *Goupil le rouge* — où les Félix Salten, les Henry Williamson, les Andréas Haukland, les Roberts ont su retrouver la veine de Rudyard Kipling, prince des animaliers.

Il est assez difficile à un Français de prêter aux bêtes des sentiments qui ne soient pas humains. La Fontaine reprenait une tradition : la tradition du *Roman de Renart*. Cela conduit tout droit à l'apologue. L'ours, le lion, le cerf ne sont plus que des prétextes. Lisez, dans la Collection « Voir... et Savoir... », qui constitue une excellente encyclopédie par l'image, le commentaire dont André Demaison enrichit d'admirables photographies de fauves. Il s'agit, avant tout, de présenter le tigre ou le puma dans leurs relations — si l'on peut dire — avec l'habitant de la jungle. Cet élément psychologique, un Rudyard Kipling ne le néglige pas : il le transpose. Quand Mowgli, le petit d'homme est jeté nu entre les pattes des loups, il doit apprendre toutes les lois et les « maîtres-mots » de la forêt primitive, qui ne sont pas les lois, les mots de l'homme. La psychologie animale revit, dans le *Livre de la jungle*, avec toute sa spontanéité. Bagheera est une panthère souple, au cœur généreux, à la voix douce ; mais vous perdriez votre temps si vous cherchiez, pour Bagheera, le type humain qui lui correspondît. Précisément, les lecteurs qui s'intéresseront, dans les n° 4, 12, 15, 19 de la Collection des « Livres de nature », aux aventures de Bambi le chevreuil, de Tarka la loutre, de l'Elan et de Goupil le rouge pénétreront, d'un coup, les mystères joyeux ou douloureux de ces bêtes qu'on appelle sauvages.

Il faudrait citer d'autres noms, d'autres titres. Un documentaire comme l'*Ours brun* (n° 28), du chasseur russe W. N. Kazeeff, plaira par son information scrupuleuse. Comme nous sommes loin des tartarinades à l'aïoli, entre deux hétacombes de casquettes ! Et tous les alpinistes voudront savoir, de Luis Trenker (*Les Compagnons de l'Alpe*, n° 20), quelques-uns des secrets qui permettent de violer les cimes et de se frayer, au piolet, un sentier abrupt sur la neige vierge.

\* \* \*

Je voudrais, en terminant, signaler deux volumes encore. Le premier — *Anthologie des bêtes*, n° 32 — appartient au genre périlleux des « Morceaux choisis » ; mais la cueillette des fleurs a été si judicieuse que nous sommes conviés à respirer le plus parfumé des bouquets. Bouquet des champs et des bois, parfums sauvages ! Chaque livre de la Collection Stock a fourni quelques pages. M. Albert Constant s'est aussi documenté ailleurs. Voilà bien le « Petit Buffon » de notre temps ! Et il serait souhaitable qu'un ouvrage de cette tenue figurât sur la liste des livres de prix.

Si j'accorde aux *Paons et autres merveilles* (n° 27) une mention spéciale, c'est que ce « bestiaire » est signé d'un de nos compatriotes. Jean de Bosschère est, en vérité, curieux homme : un Des Esseintes attardé parmi nous. A la recherche de sensations inédites, il verserait volontiers dans le satanisme, qui est bien, depuis Baudelaire, le plus périmé des divertissements intellec-

tuels. Il a beaucoup fréquenté Max Elskamp, dont l'art puéril et savant, ingénu et compliqué devait le séduire. Les paons sont des oiseaux artificiels, en quelque sorte. Jean de Bosschère en élève des couvées et des couvées, dans un site enchanteur de la campagne romaine. Pour nous conter ses émerveillements d'aviculteur et d'artiste, pour dire les merveilles de la « roue » ocellée, de l'aigrette orientale et des pattes bleues, il trouvera sans peine l'écriture figiolée qui nous reporte à la belle époque des Goncourt. Et de même qu'à la ferme, parmi les pintades, les canards et les poules, le paon fait figure d'oiseau de rêve, le volume de Jean

de Bosschère, dans cette collection agreste, a l'air du cousin huppé en habit de maharadjah.

\* \* \*

Il faut emporter, aux champs, quelques livres de nature. Quand vous serez endormi à l'heure chaude de midi, quand le volume aura chu de votre main paresseuse, la fourmi qui rôde sera tout aise de faire, en marge du texte de Jacques Delamain, un pâté roux.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### La J. O. C. Coup d'œil rétrospectif.

On ne se sera nulle part plus réjoui des splendeurs de la Journée triomphale jociste du 25 août qu'à cette place, à la *Chronique des Idées* de cette *Revue* où, le 30 juillet 1926, le chroniqueur habituel s'exprimait ainsi :

« Il me semble que la « Jeunesse ouvrière catholique » n'a pas triomphé encore de l'indifférence de l'opinion, qu'elle ne s'est pas imposée à l'attention et aux sympathies générales avec l'éclat et la confiance qu'elle mérite, avec le retentissement auquel elle a droit. Pourquoi? Parce que la presse catholique elle-même lui a, peut-être, jusqu'à présent, marchandé ses faveurs.

» L'A. C. J. B. a rapidement conquis une haute situation; sa sœur cadette, la J. O. C., que son aînée patronne d'ailleurs chaleureusement, n'est pas encore entrée en part de sa légitime popularité. Elle ne tardera pas, j'en suis sûr, à occuper la place qui lui revient. J'en atteste sa vitalité, ses incessants progrès, le souffle généreux qui l'anime et l'emportera vers un grand avenir. »

On avouera que relues aujourd'hui, ces lignes ne manquent pas de saveur ni ces pronostics de justesse. L'indifférence d'hier a fait place à l'enthousiasme universel. Comme la mère des Gracques se paraît de ses fils, à l'en croire, ses plus beaux bijoux, l'Eglise se fait spécialement honneur de la J. O. C.; le Pape, au milieu de ses angoisses, y trouve sa consolation parce qu'il y reconnaît la forme authentique, le type achevé, de l'Action catholique; la Hiérarchie, pour célébrer son premier décennat, lui fait une cour majestueuse composée de trois porporati, d'une douzaine d'évêques, de plus de cinquante prélats, d'un millier de prêtres; le chef du gouvernement lui-même, jeune parmi les jeunes, escorté de ministres d'Etat, de députés, de sénateurs, suspend pour quelques heures sa machine à décrets-lois et sent, au contact de la J. O. C., s'éveiller en lui l'espérance d'un monde meilleur, celui de la fraternité et de la revaluation. A la J. O. C. mère, sortie il y a onze ans, en juillet 1924, du cœur ardent d'un jeune apôtre, et déjà internationalisée, vingt nations ont envoyé des ambassades comme à une reine: l'Algérie, l'Angleterre, l'Arménie, l'Autriche, le Brésil, le Canada, la Colombie, le Danemark, le Grand-Duché, la Hollande, la Hongrie, l'Italie, le Mexique

le Natal, la Pologne, le Portugal, la Suisse, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie.

Et la presse des deux mondes retentit de sa gloire dans toutes les langues.

Tout de même qu'ils soient autant de milliers que l'on voudra, voilà de petits travailleurs qui ont fait une rapide fortune; ils ont vraiment quelque droit de se proclamer « fiers et conquérants ».

Comment justifier une telle vogue et expliquer l'éblouissante apothéose de ce dimanche 25 août, soit au parc de Laeken, soit au stade du Heysel? Rien de mieux à faire, peut-être, qu'à jeter un regard en arrière, qu'à revoir l'œuvre au point de départ d'où elle s'est élancée si haut et si loin. L'article de notre *Revue* dont je me suis prévalu rafraîchira nos souvenirs.

L'abbé Cardyn, vicaire à Laeken, puis désigné ici comme aumônier social, avait déjà préludé à son grand apostolat par quelques initiatives, quand il jeta son dévolu, en 1924, dans le vaste domaine de l'A. C., sur la *jeunesse salariée*, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de l'incorporation militaire. Il conçut la noble ambition de la tirer de sa déchéance et de la reconquérir au Christ. Ce fut bien là l'objectif essentiel de son action: la *renovation morale de l'adolescence ouvrière*. Telle fut la conception primitive de la J. O. C., telle est-elle restée... Cette étoile brille toujours à son firmament. Avant tout, sur le premier plan, elle est un apostolat, une œuvre spirituelle. Là est le secret de sa force, la pureté de son idéal qui plane bien au-dessus des divisions économiques et politiques et devrait lui rallier non seulement l'unanimité des sympathies catholiques, mais encore l'adhésion « de beaucoup d'autres citoyens, comme l'observait le cardinal Van Roey dans son magistral discours du Stade, la faveur « de ceux qui voient avec raison dans le jeune mouvement jociste une force de rénovation sociale de tout premier ordre ». Et, vraiment, il faut que les préventions déformantes de l'anticléricalisme soient bien tenaces pour que les esprits élevés du libéralisme ne fassent pas crédit à un mouvement aussi pur, aussi dégagé de toute visée politique, aussi profondément moralisateur.

Créée en juillet 1924, comme je l'ai rappelé plus haut, je note qu'en octobre de cette année, à la Semaine universitaire catholique tenue à Louvain, M. l'abbé Cardyn saisit cette réunion de la situation morale de l'adolescence salariée. Telle fut, je pense, la première occasion où l'œuvre, encore dans sa période d'incubation, poussa, si je puis dire, son premier cri. Oserais-je avouer que le succès fut mince et que le jeune et bouillant orateur parut à beaucoup verser dans l'outrance verbale.